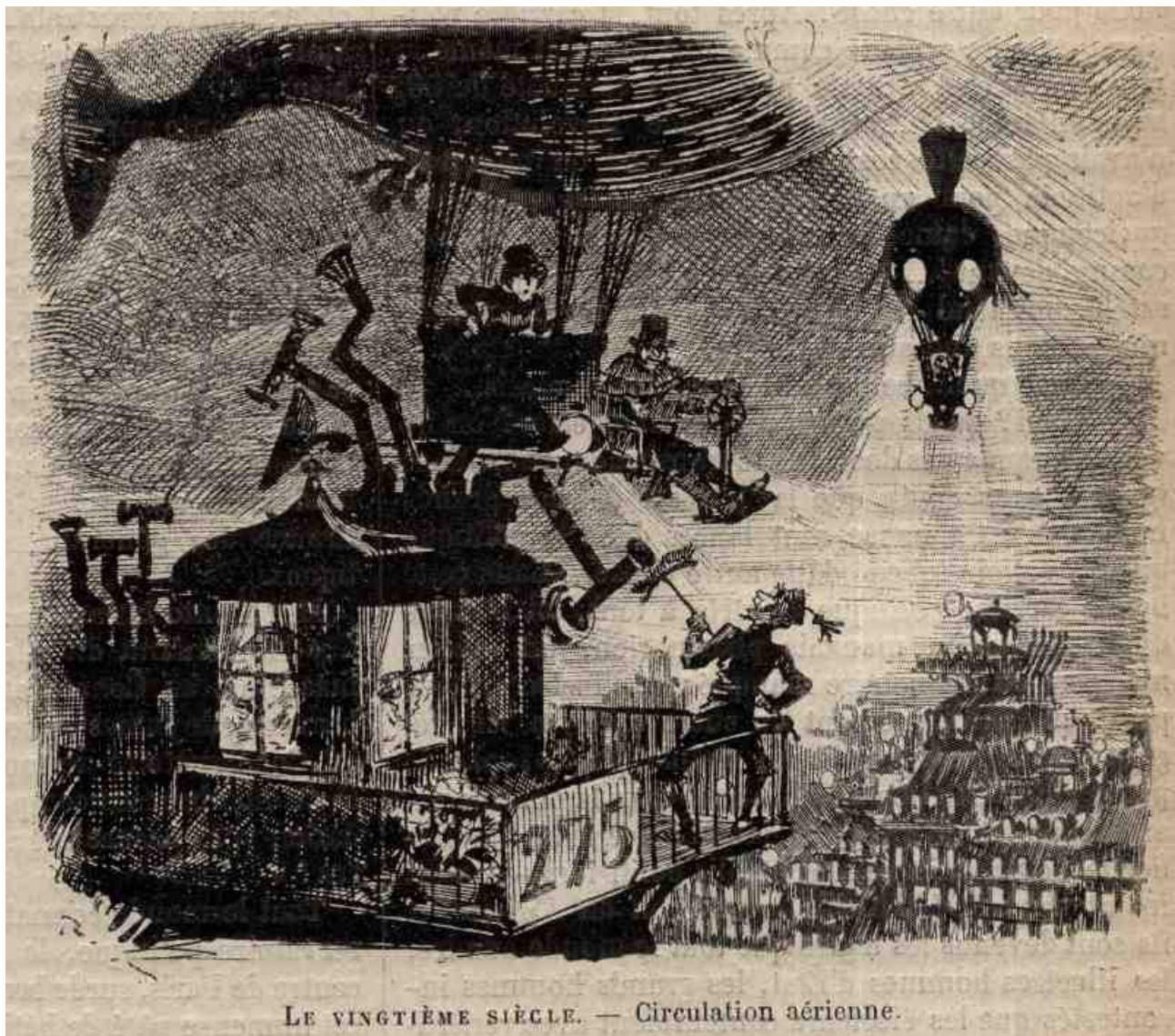


DEUXIÈME PARTIE



1. *Le conservatoire politique, – Cours d'éloquence parlementaire – Grand concours d'ordre du jour. – Le grand parti féminin.*

Lorsque Hélène, en revenant de la maison centrale de Melun, annonça sa détermination de renoncer au barreau à son tuteur, M. Ponto bondit.

« Comment ! s'écria-t-il, vous renoncez au barreau, une si bonne carrière ! Est-ce possible ? vous renoncez à devenir une de nos grandes avocates ... vous abandonnez la défense de la veuve et de l'orphelin !

- Non, je renonce à défendre ceux qui font des veuves et des orphelins ...
- Vous êtes bien dégoûtée ! ... pour un client un peu trop sentimental !.. et vous êtes

décidée ?..

- Tout à fait décidée ! J'ai donné à Mlle Malicorne ma démission de troisième secrétaire.
- Qu'allez-vous faire ?
- Je ne sais pas. » fit tristement Hélène.

M. Ponto se gratta le front d'un air contrarié.

« Et moi qui me croyais tranquille, dit-il, vous étiez casée, j'allais pouvoir vous rendre mes comptes de tutelle, et pas du tout ... encore des tracasseries ! ... »

Il y eut un moment de silence.

« Pas d'idées arrêtées, reprit tout à coup M. Ponto, pas de vocation déterminée, aucune disposition pour n'importe quoi... En résumé, n'est-ce pas, vous n'êtes bonne à rien ?

- J'en ai peur, gémit la pauvre Hélène.
- Bon, ce point nettement établi, la route à suivre est toute tracée ...
- Vraiment ? dit Hélène.
- Sans doute ! vous allez prendre la carrière politique ...
- Mais ...
- Puisque vous ne montrez pas d'aptitudes particulières, puisque vous ne vous sentez pas de dispositions pour autre chose ! Après tout, la carrière politique est une carrière comme une autre et même la plus commode ! c'est la plus belle conquête de 89, mon enfant ! ... Avant la grande Révolution, on n'avait pas cette ressource, et quand on manquait d'aptitude pour un art, une science ou un métier quelconque, dame, on restait forcément Gros-Jean comme devant !... Maintenant, cette bonne politique est là, qui tend les bras à ceux qui ne pourraient réussir dans une autre carrière ...
- C'est que ... balbutia Hélène, je craindrais ...
- Quoi ? qu'allez-vous encore m'objecter ? on ne vous demande pas des facultés transcendantes ... Vous ignorez sans doute que la plupart de nos grands hommes d'État ne se sont lancés dans la politique qu'après avoir échoué dans autre chose... Sans cette bonne carrière politique ouverte à tous, tel homme d'État faisait un mauvais pharmacien, un épicier médiocre ou un notaire manqué ; tel illustre orateur pesait mélancoliquement du sucre toute sa vie ; tel grand ministre devenait un simple photographe de petite ville... Au lieu de s'obstiner dans la pharmacie, au lieu de rester à végéter dans l'épicerie ou d'humilier le notariat, ils se sont éta-

blis politiciens - on dit maintenant POLITICIER comme on dit Épicier, et ils sont devenus les aigles que tout le monde admire, les illustres hommes d'État, les grands hommes incontestés que les électeurs contemplent avec vénération, à qui les peuples obéissent et auxquels les cités qui ont eu le bonheur de leur donner le jour s'empressent d'élever des statues !

- Des hommes d'État, soit, dit Hélène, mais pas des femmes ...
- Comment ? mais la carrière est ouverte aux femmes aussi ! La femme est maintenant en possession de tous ses droits politiques, elle est électrice et éligible; demandez à Mme Ponto qui va se porter candidate dans notre circonscription en concurrence avec moi, candidat du parti masculin ! La femme vote et elle a déjà une vingtaine de représentantes à la Chambre; c'est peu encore, j'en conviens; mais ce petit noyau grossira, le gouvernement commence même à donner des postes officiels aux femmes ... On s'est aperçu que là même où échouait un préfet masculin, une préfète pouvait réussir ... La femme a plus de finesse, plus de tact ... avec elle les froissements qui se produisent inévitablement dans les cercles administratifs sont moins à craindre... Vous ferez peut-être une très bonne préfète! ... »

Hélène hasarda un sourire.

« Il y a de l'avenir pour vous de ce côté, reprit M. Ponto, et vous allez commencer tout de suite vos études... Je vais m'occuper de vous faire entrer au Conservatoire...

- Au Conservatoire ? dit Hélène surprise ...
- Pas pour la musique, fit M. Ponto en riant, pas à ce Conservatoire-là, mais au CONSERVATOIRE POLITIQUE ! Vous ne connaissez pas ! vous ignorez tout, ma parole d'honneur ! Le Conservatoire politique est un établissement où les jeunes gens qui se destinent à la politique reçoivent une éducation spéciale ; vous verrez cela... Le directeur est un de mes amis, je me fais fort de vous faire admettre d'emblée ... »

Mme Ponto approuva fort la détermination de son mari et se chargea, pour aplanir toutes les difficultés, de conduire elle-même sa jeune pupille au directeur du Conservatoire politique.

Hélène dormit fort mal cette nuit-là ; dans une sorte de cauchemar elle mêla le Palais de Justice et le Conservatoire, l'infortuné Jupille et les sous-préfets. Elle se trouva donc au matin fort peu préparée à affronter M. le directeur du Conservatoire politique, personnage auguste, homme d'État en retraite, qui employait noblement ses années d'invalidité à préparer pour la France des générations nouvelles d'hommes politiques.

Mme Ponto la rassura.

« Mon enfant, dit-elle, il n'y a pas que des élèves masculins au Conservatoire politique, il y a aussi beaucoup de jeunes demoiselles. C'est tout à fait comme au Conservatoire de musique ! Vous allez trouver là de nombreuses compagnes et notre recommandation vous assure un accueil empressé ... Vous verrez ! »

Tout le monde connaît, au moins de vue, le Conservatoire politique, le superbe édifice construit au centre de Paris, sur le boulevard des Batignolles. Dans cet immense pâté de bâtiments, il y a place pour des salles d'étude aérées, pour de vastes préaux consacrés aux méditations, pour une grande salle établie sur le modèle d'une Chambre de députés et réservée aux études parlementaires, et enfin pour les logements des professeurs et pour les dortoirs des élèves internes et externes.

Le directeur du Conservatoire politique, prévenu de la visite de Mme Ponto, la fit introduire immédiatement dans son cabinet. Le vétéran des assemblées législatives semblait la personnification même du parlementarisme: le corps sanglé dans un habit noir, le chef enchâssé dans un gigantesque faux col, cravaté de blanc; il pinçait majestueusement ses lèvres en clignant des yeux derrière des lunettes à branches d'or. Les nombreux orages parlementaires auxquels il avait assisté dans le cours de sa vie l'avaient sans doute rendu sourd d'un côté, car on lui voyait dans l'oreille droite un petit microphone en ivoire qu'il tournait avec une grimace du côté de ses visiteurs.

« Cher maître, dit Mme Ponto, avez-vous beaucoup d'élèves au Conservatoire ?

- Trop, répondit le directeur ; tout le monde aspire à devenir homme d'État ! Au dernier concours d'admission, il y avait douze cents aspirants et nous n'avions que deux cents places ...
- Beaucoup de jeunes filles ?
- Presque le quart !
- Je m'en félicite! dit Mme Ponto, je suis heureuse de voir la femme avancer peu à peu dans la voie des revendications... Pourquoi l'homme conserverait-il toujours pour lui seul l'apanage des emplois politiques et administratifs ? Place aux femmes d'État !
- Comme homme politique vous me permettez, chère madame, de réserver mon opinion sur l'admissibilité des femmes aux fonctions publiques ; mais, comme directeur du Conservatoire, je m'occupe avec impartialité de mes élèves des deux sexes, sans favoriser les uns au détriment des autres ...
- Je n'en doute pas .
- Toutes les mères, maintenant, veulent faire de leurs filles des sous-préfètes, reprit le directeur ; jadis on en faisait des maîtresses de piano, maintenant ce sont des journalistes ou des aspirantes députées. Tout le monde veut faire de la politique, on encombre la carrière !
- Je vous amène pourtant une élève de plus ; j'espère qu'en considération de notre vieille amitié, vous voudrez bien la faire passer par-dessus les ennuyeuses formalités d'admission ...
- Trop heureux, Madame, de vous être agréable. Mademoiselle entrera de suite en première année ; au risque de m'attirer le reproche de favoritisme, je la dispense

du cours préparatoire ...

- Merci ... je vous la laisse. Je suis attendue au comité féminin, je me sauve. »

Et Mme Ponto, toujours pressée, s'esquiva rapidement après une poignée de main à Hélène et au directeur. Aussitôt après le départ de Mme Ponto, le vétérinaire du parlementarisme sonna un garçon de service qui conduisit Hélène à la salle d'études de la première année avec un mot pour le professeur.

Dans une grande salle divisée en deux parties par une allée entre les rangées de pupitres, une soixantaine d'élèves des deux sexes étaient réunis, les élèves masculins à droite et les élèves féminins à gauche. Au fond se dressait, sur une estrade, la chaire du professeur.

On était au milieu d'une leçon. Hélène fut conduite à un pupitre libre et le garçon lui donna les quelques livres nécessaires à ses premières études, c'est-à-dire un précis de géographie politique, un code administratif et le manuel du sous-préfet.

Toutes les têtes des élèves s'étaient tournées du côté de la nouvelle, les élèves femmes inspectaient rapidement sa toilette avec un sourire de mauvaise humeur tout à l'honneur du couturier d'Hélène.

Le professeur rappela ses élèves à l'attention en frappant avec sa règle sur sa chaire et la leçon continua.

« Messieurs, suivez-moi bien, dit le professeur ; en admettant que vous ne connaissiez pas à fond les maladies de l'espèce bovine, vous pouvez toujours vous tirer de la difficulté par des considérations générales sur les travaux agricoles et sur le rôle important du bœuf. Mais si vous pouvez dissenter avec assez de justesse sur les épizooties, ou tout au moins semer dans un discours général et vague quelques termes techniques bien employés, voyez quel prestige vous prenez tout à coup aux yeux des électeurs campagnards, tout étonnés de votre savoir, et quelle influence vous gagnez sur leurs esprits ! »

Hélène tournait des regards surpris vers l'élève sa voisine qui sourit de son étonnement.

« Est-ce un cours de médecine vétérinaire ? demanda-t-elle tout bas.

- Non, répondit la voisine, c'est ce que l'on appelle L'école du préfet et du sous-préfet. Nous en sommes au chapitre du député ou du sous-préfet *en tournée – paragraphe du comice agricole* ...
- Alors ce que nous dit le professeur sur les épizooties ...
- C'est une leçon sur les discours et allocutions du sous-préfet et du député au comice agricole.
- Je comprends, dit Hélène.

- Je rappellerai aux élèves, reprit le professeur, que la question doit se traiter au point de vue du député en tournée et au point de vue du sous-préfet. Ce dernier point de vue est naturellement tout à fait gouvernemental, je n'ai pas besoin de le dire. En ce qui concerne le point de vue du député, il faut distinguer si le député est gouvernemental et conservateur ou opposant. Les discours du sous-préfet et du député gouvernemental doivent rouler surtout sur le calme des champs, sur les progrès de l'agriculture, sur la prospérité des races bovine, ovine et porcine, avec quelques fleurs poétiques çà et là, bien entendu ; mais le discours du député opposant me semble devoir être d'un caractère différent. Voyons, Messieurs, je vous le demande, avez-vous quelque idée sur le discours du député opposant ? »

Un élève du premier rang leva la main.

« Expliquez votre idée, dit le professeur.

« Voici ce que le député opposant doit dire, il me semble, répondit l'élève en assurant sa voix :

- Hum ... hum... Permettez-moi de témoigner ici hautement de mon admiration pour les progrès immenses accomplis par l'agriculture française, cette nourricière de la patrie, cette féconde agriculture si peu favorisée, si négligée par nos gouvernants ...
- Un peu plus d'amertume dans le débit, glissa le professeur, appuyez plus fortement sur les torts du gouvernement...
- Si abandonnée, que dis-je? si pressurée par les tarifs fiscaux ...
- Très bien trouvé, les tarifs fiscaux !
- ... Laissez-moi m'étendre, reprit l'élève, sur mon admiration pour les remarquables produits exposés par les éleveurs de notre beau département. Mon cœur se gonfle d'un orgueil patriotique quand je contemple la belle paire de vaches durham du poids de 1 500 kilos chacune, à laquelle le jury a décerné le premier prix avec une unanimité qui l'honore, et je me dis qu'il y a encore, dans notre patrie, de beaux jours pour l'élevage des bestiaux, et que, malgré la tristesse jetée dans tous les cœurs par les agissements des hommes néfastes qui tiennent le pouvoir, la race bovine ne périra pas, que la race ovine se maintiendra, et qu'enfin la race porcine, l'honneur du département, la gloire la plus pure de notre région, gagnera encore, s'il est possible, en santé, en poids et en beauté ! Ces hommes politiques, ces ministres éphémères passeront, mais la race bovine ne passera pas !
- Tout à fait bien ! dit le professeur, c'est ce qu'il faut dire. J'espère que tout le monde a compris. Vous avez compris aussi, n'est-ce pas, Mesdemoiselles ? Vous allez donc étudier dans le *Journal des éleveurs* l'article sur *l'espèce porcine et son avenir*, et vous me ferez, pour demain matin, le discours du sous-préfet ou du député au comice agricole. »

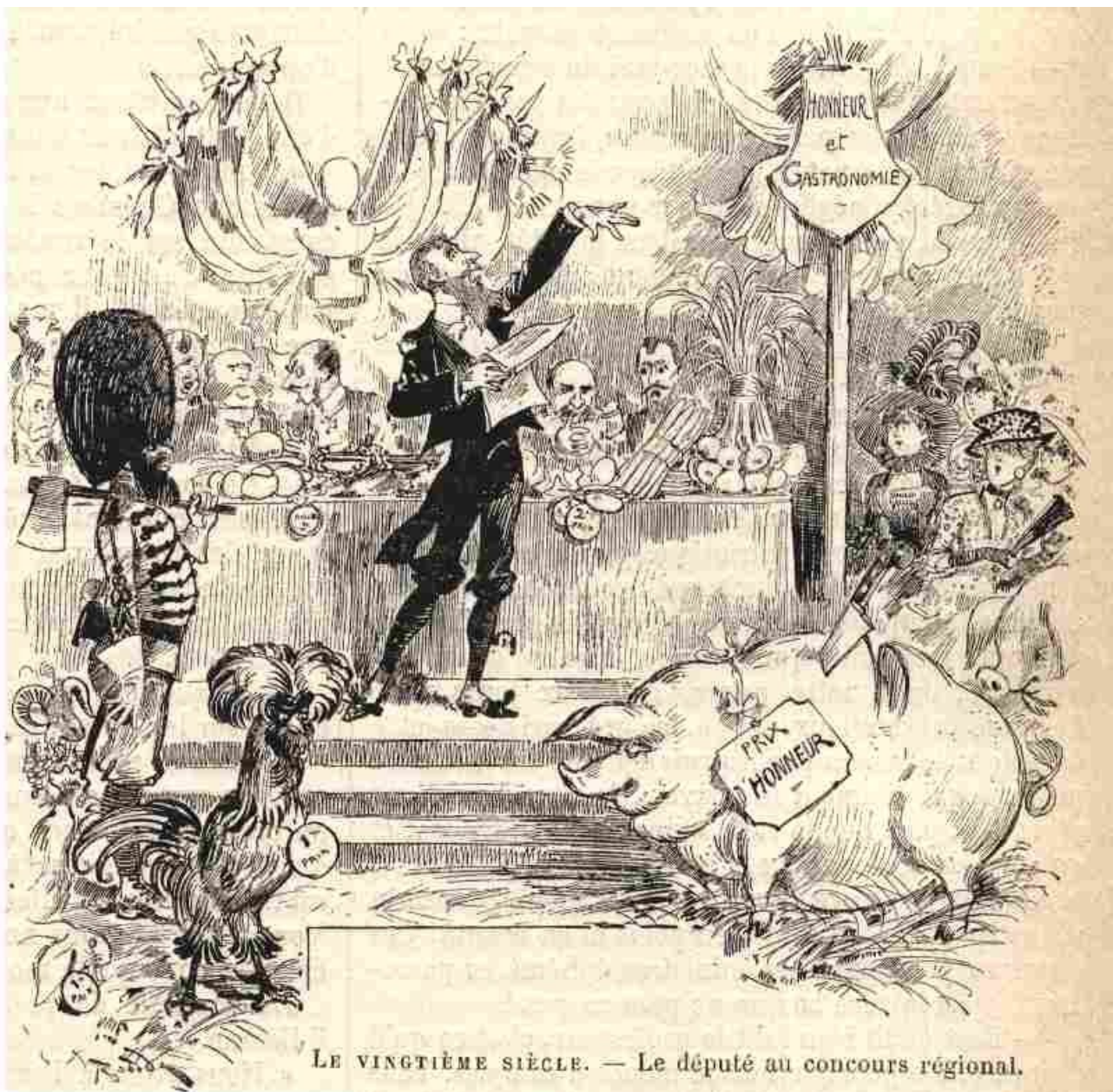
Hélène passa le reste de la journée à essayer de s'intéresser à l'élevage des bestiaux et

à pâlir sur le devoir commandé.

Le lendemain, quand les devoirs eurent été ramassés, toute la classe passa dans la salle réservée aux études parlementaires où tous les élèves du Conservatoire étaient réunis avec leurs professeurs.

« Que les, élèves de la classe de gouvernement passent sur les gradins de droite, dit le professeur d'Hélène, et que les élèves de la classe d'opposition groupent à gauche.

- Comment ? demanda Hélène à son officieuse voisine.
- Vous ne savez pas encore ? Répondit la voisine, en première année comme en seconde et en troisième, nous sommes divisées en deux groupes que l'on appelle la classe de gouvernement et la classe d'opposition. Chacun est libre de choisir selon son tempérament ; moi je suis de la classe d'opposition, mais je fais comme les



malins, je suis les deux cours, je passe de la classe d'opposition à la classe de gouvernement...

- Je ferai comme vous, dit Hélène.
- Je vous y engage ! c'est excellent comme exercice... Venez avec moi, nous nous placerons à l'extrême gauche, tout à fait derrière les professeurs d'opposition. »

Hélène suivit sa nouvelle amie et prit place à côté d'elle, tout à fait au sommet des banquettes de gauche.

« Vous voyez, reprit l'obligeante voisine, c'est tout à fait une Chambre législative ... Notre salle a été construite sur le modèle de la Chambre des représentants, c'est pour nous habituer aux discussions parlementaires ... il y a un bureau de la présidence, une tribune et un banc des ministres. Le président, c'est le directeur du Conservatoire lui-même, qui présida jadis la vraie Chambre.

- Et ces messieurs au banc des ministres ?
- Ce sont des élèves de troisième année avec un professeur qui tient le rôle de chef de cabinet ... Vous savez, les cours sont très sérieux ici ; c'est l'école préparatoire, non seulement des préfets et des sous-préfets, mais encore des députés, ministres, ambassadeurs, etc.
- Et que font les professeurs éparpillés avec les élèves sur les bancs ? demanda Hélène.
- Mais ils professent, ils vont nous montrer comment on ouvre une discussion, comment on interrompt un orateur, comment on répond aux interruptions, etc. Notre professeur à nous, de l'extrême gauche, est très fort sur les interruptions, vous allez voir ça... Vous savez que tous nos professeurs sont d'anciens députés ou pour le moins des préfets en retraite ? »

La sonnette du président interrompit la voisine d'Hélène.

« Nous avons à l'ordre du jour, Messieurs, dit le président, la continuation de la discussion de l'interpellation présentée par l'honorable M. Firmin Boulard sur la politique intérieure. La parole est à M. Firmin Boulard (de la Creuse).

- Vous savez, dit la voisine, c'est l'usage ici, on ajoute à notre nom celui de notre département ; ainsi, moi, je suis Louise Muche (de la Seine). »

Un jeune homme quitta les bancs de la gauche et escalada vivement la tribune, un formidable dossier sous le bras.

« Messieurs, prononça-t-il après avoir bu quelques gorgées d'eau sucrée, je n'ai pu dans la séance d'hier terminer l'examen des nombreuses protestations qui me sont arrivées de toutes parts contre les agissements vraiment scandaleux du gouvernement...

- A l'ordre ! à l'ordre ! Crièrent plusieurs voix à droite.
- Très bien ! très bien ! s'écria le professeur de l'extrême gauche.
- Et je viens aujourd'hui, reprit l'orateur, apporter un surcroît de nouvelles preuves de la malfaisante et outrecuidante ingérence des fonctionnaires du gouvernement pendant la période électorale, de l'abominable pression exercée dans la plupart des collèges électoraux sur les électeurs troublés et trompés ...
- Allons donc ! interrompit la droite.
- Trompés par vous ! crièrent quelques voix au centre.
- Méprisez ces interruptions! tonna un professeur à gauche.
- Vos injurieuses vociférations ne parviendront pas, reprit l'orateur, à m'arrêter dans ma tâche et je vais continuer à signaler à l'indignation du pays honnête des agissements qui ne le sont pas !
- A l'ordre ! crièrent la droite et le centre.
- N'écoutez pas ! riposta la gauche, ce sont les clameurs des complices du gouvernement !
- La censure à l'interrupteur ! »



Le président eut besoin de sonner à tour de bras pour apaiser le tumulte. La droite et la gauche gesticulaient et criaient à qui mieux mieux j on se serait cru dans un véritable parlement. Enfin le président prononça un rappel à l'ordre avec inscription au procès-verbal pour l'interrupteur, et l'orateur put continuer.

- « Vous voulez des preuves, dit-il, en voici : je ne rappellerai pas la révocation d'une quantité de fonctionnaires soupçonnés de tiédeur et la nomination d'une fournée de préfets à poigne, mais je vais vous exposer les actes de ces préfets, pour vous montrer dans toute sa hideur la corruption électorale gangrenant les départements et faussant dans ses plus essentiels rouages le mécanisme du suffrage universel. Commençons par le département de Sarthe-et-Cher. A la veille des élections, le ministère révoque le préfet et le remplace par une préfète remarquable par sa beauté et connue par ses penchants autoritaires, qui avaient déjà motivé de nombreuses plaintes alors qu'elle était sous-préfète de Castelbajac. La préfète de Sarthe-et-Cher commence à inviter par séries, les maires et les adjoints du département à des dîners que la chronique locale a qualifiés de balthazars intimes. Le mot n'est pas de trop, Messieurs, car dans les comptes de la préfecture de Sarthe-et-Cher je trouve une allocation supplémentaire de 25,000 francs pour frais de table et 15,000 francs d'achats de vins ! Ce n'est pas tout, non contente de festoyer abusivement avec les maires du département, la préfète donne des soirées et des bals et l'on remarque ; qu'elle valse surtout – et elle valse admirablement – avec les maires ou les conseillers municipaux regardés par le pouvoir comme douteux... N'est-ce pas là de la corruption électorale au premier chef, Messieurs ?
- Allons donc ! crièrent quelques voix au centre.
- Je poursuis. Pour amener le triomphe de ses candidats le gouvernement n'a reculé devant aucune manœuvre. Dans nombre de départements, nous le voyons se coaliser avec les partis avancés et compromettre les intérêts masculins – le gouvernement, Messieurs, est, ce me semble, encore un gouvernement masculin – dans une alliance avec le parti radical féminin.
- Le gouvernement a eu raison ; il s'engage dans la voie du vrai progrès, crièrent quelques voix féminines.
- Allons, messieurs, un roulement du couteau à papier, dit le professeur d'opposition ; étouffons les réclamations d'une insolente minorité.
- ... Avec le parti radical féminin, poursuivit l'orateur, avec ce parti qui ne craint pas d'afficher des prétentions à une suprématie contre nature, sur les citoyens masculins ! Oui, les hommes qui nous gouvernent se sont alliés avec les femmes qui sapent aujourd'hui les bases de la société ; dans nombre de départements ils ont déplacé des fonctionnaires masculins pour, les remplacer par des femmes avancées ... Dans la Charente, le gouvernement révoque sans motif le maire de Villersbourg et le remplace, par qui, messieurs, par qui ? par sa propre femme !... »

L'orateur parla encore pendant une demi-heure en bravant les interruptions de la droite et de la gauche féminines. Il descendit de la tribune au milieu d'un brouhaha de clameurs et d'applaudissements et la parole fut donnée par le président à M. le ministre de l'Intérieur.

Le ministre de l'Intérieur était un élève de troisième année signalé comme très fort.

Il faisait son dernier trimestre d'études et le bruit courait qu'il était déjà désigné par le vrai ministre de l'Intérieur pour un poste de sous-secrétaire d'État.

« Messieurs, dit-il en sucrant lentement son verre d'eau, je n'abuserai pas de l'attention que vous voulez bien me prêter, je serai bref ! ...

- Allons ! des bravos ironiques, messieurs, dit le professeur de l'extrême gauche.
- Et il ne sera pas difficile d'écraser en peu de mots les commérages indignes de la Chambre, que l'honorable, orateur qui m'a précédé à cette tribune n'a pas craint d'exposer longuement en les enveloppant de commentaires venimeux !
- A l'ordre, le ministre !
- Certes, j'eusse pu répondre aux accusations de l'honorable orateur par le silence du dédain, mais j'ai pensé qu'il était de la dignité du cabinet de procéder à une exécution plus complète des viles calomnies qui ont été apportées dans cette enceinte. »

Le ministre parla pendant un simple quart d'heure et il termina en déposant un ordre du jour de confiance pur et simple.

« Allons, messieurs, dit le président, après avoir agité sa sonnette, un concours d'ordres du jour ! Chaque élève va rédiger un ordre du jour, les moniteurs de chaque banc recueilleront les feuilles et les porteront aux professeurs qui mettront les meilleures compositions en discussion. »

Le silence régna dans l'école parlementaire pendant quelques minutes. Chaque élève, la tête dans ses mains, médita son petit ordre du jour; puis les plumes grincèrent et les moniteurs passèrent devant les pupitres pour relever les compositions.

Louise Muche (de la Seine) daigna donner quelques bons avis à Hélène Colobry (de la Seine) sur l'élaboration de son ordre du jour.

« Vous n'êtes pas encore au courant, lui dit-elle, mais vous vous ferez bien vite à cet apprentissage des luttes parlementaires. Pour le moment, je vous conseille de rédiger un ordre du jour pur et simple, parce que si votre ordre du jour motivé se trouvait assez bien conçu pour mériter la discussion, vous seriez obligée de monter à la tribune ...

- A la tribune ! s'écria Hélène effrayée.
- Sans doute, pour défendre cet ordre du jour ... c'est un excellent exercice. Moi je vais rédiger un ordre du jour fortement motivé, portant approbation complète des actes du ministère avec quelques violentes attaques à la gauche masculine. »

Et Louise Muche (de la Seine) lut, cinq minutes après, sa composition à sa voisine :

« La Chambre, approuvant le ministère d'avoir, dans quelques départements, tenu compte de la part d'influence à laquelle a très légitimement droit le parti féminin, et comptant que le gouvernement va s'efforcer de faire droit à toutes les revendications des citoyennes françaises – passe à l'ordre du jour. »

- C'est net dit Louise Muche (de la Seine).
- Un peu trop, fit Hélène Colobry.
- Vous me paraissez un peu molle comme citoyenne libre ; moi, je suis avancée, tout à fait avancée ! Voyez-vous, il faut lutter pour la suprématie, l'avenir est là ! »

L'ordre du jour de Louise Muche (de la Seine) obtint une mention et fut discuté le troisième.

Quand vint son tour de parler, Louise Muche (de la Seine) descendit les gradins de la gauche et monta fièrement à la tribune.

- « Mesdames et messieurs, dit-elle, en donnant son approbation aux actes du ministère, le parti féminin entend distinguer entre ces actes et couvrir seulement de ses éloges ceux qui, bravant d'antiques et vermoulus préjugés, ont eu pour conséquence de lever l'interdit séculaire jeté politiquement sur la femme ! Le ministère a reconnu enfin, comme tous les penseurs indépendants, l'aptitude de la femme aux plus hautes fonctions publiques. La femme est aujourd'hui électrice et éligible; mais jusqu'ici elle avait dû borner son ambition à servir son pays dans les plus infimes emplois, l'admission aux grades supérieurs lui avait été refusée sans motifs par tous les gouvernements qui se sont succédé depuis le grand jour de son émancipation. Le ministère – je ne veux pas considérer pour quels motifs et lui marchander ma gratitude – a fait officiellement cesser cette injustice. En nommant une femme préfète de Sarthe-et-Cher, deux autres femmes préfètes de l'Oise et des Bouches-du-Rhône, en nommant douze sous-préfètes et une certaine quantité de mairesses, le ministère a donné des gages à la cause de la liberté et de l'égalité. Les accusations que l'on a entassées contre la préfète de Sarthe-et-Cher ne reposent sur rien de sérieux. Les préfets masculins auraient-ils seuls le droit de se nourrir, les préfets masculins prétendraient-ils, pour se délasser des affaires, se réserver le droit de valser ? Ces reproches sont ridicules et la Chambre en fera bonne justice ...



Louise Muche (de la Seine).

- Bravo, ma fille ! » cria une voix dans les tribunes quand Louise Muche (de la Seine)

regagna sa place.

Hélène leva la tête et vit que les tribunes de la Chambre étaient occupées par plusieurs rangées de dames qui suivaient les débats en travaillant à quelques petits ouvrages de tricot.

« Ce sont les mamans, dit une élève à Hélène; les élèves hommes viennent tout seuls; mais nous sommes accompagnées par nos mères.

- Et ces messieurs dans la grande loge !
- Ce sont des élèves du Conservatoire aussi, c'est la classe de journalisme ; ils suivent les séances et rédigent les comptes rendus. »

2. Professeurs de politique. – La classe de gouvernement et la classe d'opposition. – Le professeur d'éreintement. – Tas de ministre ! – Les examens du conservatoire politique.

Profitant des excellents avis de Louise Muche (de la Seine) Hélène se mit à suivre alternativement les, deux classes du Conservatoire, la classe de gouvernement et la classe d'opposition.

Dans la classe de gouvernement, des hommes politiques en retraite, presque tous anciens ministres, apprenaient aux jeunes élèves masculins et féminins, les principes généraux du grand art de gouverner, la manière de déjouer les attaques de l'opposition et de diriger les groupes parlementaires. Le plus éminent professeur de cette classe était un grand orateur qui avait été onze fois ministre et qui n'avait abandonné son portefeuille que pour se consacrer entièrement au professorat. En dehors de ses cours du Conservatoire et des leçons particulières à mille francs le cachet qu'il donnait encore, disait-on, à quelques députés, cet ancien ministre trouvait encore le temps d'écrire d'excellents traités sur l'art politique, à l'usage des élèves du Conservatoire et des hommes politiques en exercice eux-mêmes. SON GRAND MANUEL DE L'HOMME POLITIQUE était dans toutes les mains et les représentants de la France trouvaient d'utiles inspirations dans son FORMULAIRE DU DÉPUTÉ, *choix de discours et de thèmes pour toutes les circonstances*.

Les professeurs de la classe d'opposition étaient aussi des illustrations de nos assemblées parlementaires. La plupart étaient entrés dans l'enseignement par esprit politique, pour former des élèves habiles à lutter contre le pouvoir. Vétérans des grandes luttes ; ils apprenaient aux jeunes élèves à saper convenablement les bases du gouvernement, à établir contre les ministères ennemis de savantes lignes de circonvallation, à les enserrer dans un adroit système d'interpellations et à les renverser ensuite au bon moment. Le gouvernement, en créant le Conservatoire politique, avait fixé les programmes d'études avec la plus complète impartialité, on le voit; non seulement on formait, dans ce remarquable établissement, des hommes de gouvernement et de conservation, mais encore on y instruisait les hommes destinés à conduire un jour la lutte contre le pouvoir. Une longue pratique de la liberté et surtout l'habitude d'être culbuté régulièrement à des intervalles assez rapprochés, inspiraient au gouvernement cette large impartialité qui eût fait bondir d'étonnement nos arrière-grand-pères à l'esprit étroit.

Au premier rang des livres pédagogiques du Conservatoire, il faut mettre d'abord le MANUEL DU BACCCALAU RÉAT ÈS POLITIQUES – avec une s – en usage pour les deux classes, un merveilleux ouvrage didactique où toutes les sciences politiques sont étudiées, détaillées et enseignées avec assez de clarté pour que l'esprit le plus médiocre puisse, avec quelques études consciencieuses, faire au besoin un sous-préfet passable, un conseiller général suffisant ou même un député à peu près sortable. Ce manuel forme la base de l'instruction, les livres qui viennent ensuite sont la GRAMMAIRE DE L'HOMME D'OPPOSITION, la GRAMMAIRE DE L'HOMME DE GOUVERNEMENT, le MANUEL DE L'INTERPELLATEUR, les LEÇONS AU POUVOIR, COURS D'OPPOSITION, etc., etc. Hélène pâlisait sur ces livres, trop profondément sérieux pour son esprit encore empreint d'un féminisme arriéré ; malgré l'énergie de sa bonne volonté, elle ne pouvait venir à bout de se passionner pour la science politique et ses mille subdivisions.

Sa voisine Louise Muche (de la Seine), suivait au contraire les leçons des professeurs

gouvernementaux ou opposants avec une attention qui ne se démentait pas et elle ne manquait jamais, au cours pratique d'éloquence parlementaire, de se lancer ardemment dans la discussion. Aussi portait-elle régulièrement dans sa famille, à la fin de chaque semaine, des mentions honorables et des bonnes notes, tandis qu'Hélène ne pouvait obtenir sur son cahier de semaine que les mentions mal, très mal, tout à fait mal, à peu près ou passable.

M. et Mme Ponto s'en affligeaient. M. Ponto était assez ennuyé de voir de plus en plus reculer le moment où il pourrait se débarrasser du fardeau de sa tutelle et Mme Ponto renonçait avec peine à l'espoir de trouver en Hélène une bonne recrue pour le grand parti féminin.

L'excellente Mme Ponto s'en allait souvent trouver le directeur du Conservatoire pour lui parler de sa pupille, mais elle en revenait chaque fois avec des nouvelles peu encourageantes. Hélène ne faisait pas de progrès. Elle savait à peine opérer une distinction entre les attributions d'un député et celles d'un sous-préfet. Elle ne mordait pas au cours de parlementarisme et confondait souvent dans ses devoirs le gouvernement et l'opposition, attaquant les ministères dans la classe de gouvernement et défendant les mesures ministérielles dans la classe d'opposition.

Au cours d'éloquence parlementaire, elle n'avait pas une seule fois paru à la tribune, malgré les espérances que son heureux début comme avocate dans l'affaire Jupille avait pu faire concevoir. En trois mois, elle n'avait pas déposé une seule demande d'interpellation et les ordres du jour qu'elle rédigeait, forcément comme tous les élèves, se bornaient toujours à cette simple phrase :

« La Chambre, approuvant – ou désapprouvant les actes du ministère, passe à l'ordre du jour. »

« Elle n'ira pas loin, disait chaque fois à Mme Ponto l'éminent directeur du Conservatoire ; les notes des professeurs sont unanimes, elle manque de facilités ... tout ce que l'on en pourra faire, c'est une petite sous-préfète et encore dans un arrondissement tranquille. »

Entre deux séances du cours de parlementarisme, les élèves du Conservatoire suivaient le cours de journalisme, également divisé en deux classes, la classe de gouvernement et celle d'opposition. Les professeurs étaient pris au dehors, dans le journalisme parisien, parmi les plumes les plus autorisées. Certains cours, horriblement ennuyeux, n'en étaient pas moins suivis avec la plus grande attention par les élèves qui comprenaient leur haute importance; le cours de discussion, surtout, était assez rébarbatif, on y apprenait à dissenter longuement sur l'interprétation du § 4 de l'article 145 de la Constitution, sur les attributions du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif et autres matières peu réjouissantes.

Toutes les semaines les classes se réunissaient : on supposait une mesure prise par le gouvernement et les élèves avaient pour devoir, les uns de l'attaquer et les autres de la



défendre, sous la direction des professeurs. La semaine suivante les rôles étaient intervertis, les défenseurs du gouvernement devaient au contraire le combattre et les opposants le défendre. Cette excellente gymnastique assouplissait les plumes et les élèves journalistes y gagnaient de pouvoir, en sortant du Conservatoire, se lancer d'un côté ou de l'autre avec toutes chances de réussir et avec facilité de changer de parti suivant l'occasion.

Si les professeurs gouvernementaux avaient pour qualité le sérieux et la solidité, les professeurs d'opposition étaient brillants et verveux. Le plus étincelant de tous, un pamphlétaire célèbre, faisait le cours d'éreintement ; il n'avait pas son pareil pour retourner un adversaire, pour l'injurier, le houspiller, et finalement l'écrabouiller dans une prose ricanante, sous un amoncellement d'accusations monstrueuses et d'épithètes féroce-ment comiques.

Hélène s'endormait aux graves fariboles du cours de journalisme doctrinaire, elle ne pouvait venir à bout de trouver une toute petite raison pour ou contre le § 4 de l'article 145 de la Constitution. Le cours d'opposition la réveillait un peu, sans pour cela l'intéresser. Tous les professeurs, à l'unanimité, refusèrent de lui trouver la moindre vocation pour le journalisme. Un jour qu'elle sortait du Cours d'insinuations malveillantes, où elle n'avait pas brillé, le professeur d'éreintement, furieux de la mollesse de ses essais d'articles, l'interrogea sévèrement.

« Mademoiselle, dites-moi, ... qu'est-ce que je professe ici, le bénis sage ou l'éreintement ?

- Monsieur ...
- Évidemment vous vous croyez à un cours de bénis sage ! votre dernier devoir est ridicule ! ... Qu'est-ce que je vous avais donné pour thème ? ...
- L'éreintement détaillé d'un ministère, répondit Hélène.
- L'éreintement ! et vous croyez avoir éreinté ce ministère dans votre devoir ? C'est inimaginable ! Attendez un peu ! je vais éplucher votre morceau de style pour l'édification de vos camarades ...»

Et le professeur d'éreintement chercha, parmi la masse des devoirs des élèves, le cahier d'Hélène.

« Le voici, reprit-il, je lis :

LE MINISTÈRE !

- Hum, bien douceâtre, bien bête, ce titre, malgré le point d'exclamation... il fallait quelque chose de plus énergique, comme LE MINISTÈRE DE L'IGNOMINIE ou TAS DE MINISTRES!!! C'est avec un sentiment de profonde tristesse pour l'avenir de notre pays que nous avons lu ce matin à l'*Officiel* la composition du ministère que le pouvoir nous inflige. Malheureuse France, en quelles mains es-tu tombée ? (Est-ce assez mauvais, ce commencement pleurnichard!) Ces hommes politiques (vous les appelez hommes politiques, vous voyez bien que c'est du bénissage !) imbéciles (c'est mieux), et criminels (un

peu mieux encore), nous ne les connaissons que trop ; nous savons dans quelles voies ténébreuses ils vont conduire notre pays ami de la lumière et... (voilà le pathos qui va commencer!...) et vous appelez ça de l'éreintement ! J'en appelle à tous vos camarades ! »

Toute la classe se mit à rire, à la grande confusion de la malheureuse Hélène.

« Voici, reprit le professeur, comment il fallait commencer :

TAS DE MINISTRES !!!



« L'être immonde qui préside à la distribution des portefeuilles a bien choisi ses acolytes. Nous nous y attendions! Robert-Macaire ne saurait vivre sans Bertrand. Il ne lui confierait certes pas son porte-monnaie personnel, mais il lui prête celui de la France avec le portefeuille des finances. Les autres Bertrands sont dignes de ce boursicoteur, de ce coulissier failli, de ce trappeur de la Bourse. (Vous savez, jeunes élèves, que j'ai donné toute latitude pour les accusations à porter individuellement contre chaque ministre, je ne veux pas gêner votre fantaisie ni couper les ailes à votre inspiration.) Je reprends ... le ministre de la justice est bien connu de la justice ; il a dans sa vie certaines histoires que nous nous proposons de raconter un jour ; sans trop appuyer aujourd'hui sur son hideux passé, nous pouvons bien dire qu'il s'agit d'un certain plat de champignons douteux qu'il offrit un jour à sa belle-mère. Le ministre de la guerre est un gendarme furibond et moustachu, mais ce n'est que cela ; le brave homme, intelligent comme son sabre, ne nous fait pas peur. Nous plaignons au fond cette vieille giberne, féroce, mais candide, de son accouplement avec l'homme à la cuistrerie sinistre, l'ignoble marmiteux, le venimeux, perfide et dégoûtant ministre de ... etc., etc.

« Voilà, jeunes élèves, ce qu'il fallait dire; voilà un tout petit échantillon de style sur lequel il faut vous modeler ... Avec un peu d'imagination, on vient toujours à bout d'un adversaire, on trouve toujours quelque chose de désagréable à lui dire ... Bien entendu, il ne faut pas trop vous soucier de la vérité stricte, ou même de la vraisemblance des accusations que vous lui jetez à la tête; ce n'est pas votre affaire, c'est la sienne! Quant à l'élève Hélène Colobry, je lui marque une mauvaise note ; elle refera son éreintement de ministère dans le sens indiqué et elle copiera toute ma série d'articles du mois dernier ! Je lui conseille de prendre exemple sur sa voisine, l'élève Louise Muche ; cette jeune personne ira loin, son dictionnaire

d'invectives est suffisamment fourni et elle tourne bien l'éreintement fantaisiste et cascadeur! »

Hélène, confuse, regagna sa place et se remit à son article en implorant quelques conseils de Louise Muche.



Cependant l'époque des examens trimestriels approchait. Hélène fut accablée de travail, et pour se mettre en état de passer convenablement ses examens, elle dut pâlir sur des paquets de livres peu récréatifs.

Les dernières semaines d'étude furent consacrées au *Cours particulier d'éloquence à l'usage du député rural* ; pour se loger dans l'esprit quelques notions vagues et une provision suffisante de termes techniques sur les céréales, l'assolement des terres, les mœurs et coutumes des bestiaux, etc., il lui fallut parcourir quantité de volumes indigestes ; puis il fallut apprendre à distinguer le trèfle du sainfoin, l'œillette du chanvre, le seigle de l'avoine et rédiger les projets de discours ou de rapports sur les maladies des betteraves, sur le rendement du colza, sur la dégénérescence des poules cochinchinoises, sur l'amélioration de la race bovine, etc., etc.

Pour l'examen écrit, le directeur du Conservatoire donna en devoir à toutes les classes une série de discours pour député rural aussi complète que possible.

Un discours à ses commettants pour l'ouverture de la période électorale.

Un discours à la noce de la fille d'un électeur influent.

Un discours de comice agricole.

Un discours pour banquet de sapeurs-pompiers. Un discours pour inauguration de statue.

Un discours au banquet du conseil général.

Une allocution à la foule du haut d'un balcon.

A la pensée que le jury composé d'hommes politiques en exercice, de députés et de ministres, lirait ses compositions, Hélène eut des tiraillements d'angoisses. Cependant il fallait travailler, son avenir était en jeu. Les élèves bien notés aux examens, s'ils font partie de la classe du gouvernement, sont toujours pourvus de postes avantageux dans l'administration ou la diplomatie, et, s'ils sont de l'opposition, les collèges électoraux se les disputent.

Hélène, encouragée par Louise Muche, se mit à l'œuvre. Elle prit sept cahiers de papier, écrivit en ronde le titre de chaque devoir et les commença tous à la fois.

Citoyens et citoyennes !

Après plusieurs années consacrées à la défense énergique de vos droits, à la poursuite acharnée de toutes les améliorations et de tous les progrès, votre ancien représentant est heureux de venir se retremper au sein du suffrage universel, du suffrage vraiment universel que notre patrie a eu la gloire d'appliquer la première ! ... Citoyens électeurs et citoyennes électrices ! Votre représentant ...

Mesdames et Messieurs!

La vraie famille du député, c'est l'arrondissement tout entier, ce sont ses dignes électeurs et ses charmantes électrices; c'est donc avec des sentiments presque paternels que j'assiste à la fête de famille qui nous réunit aujourd'hui autour du citoyen considéré, du conseiller municipal éminent, de l'heureux père qui ...

Vous aussi, jeune épouse, vous allez devenir une citoyenne, une électrice de notre beau département ; continuant les traditions de votre famille, vous marcherez fermement dans la voie du progrès sage, du perfectionnement progressif de nos institutions et ...

Permettez-moi de féliciter votre mari de ...

Messieurs !

Agriculteur théorique et scientifique, je bois aux vrais éleveurs et à leurs bestiaux !

L'agriculture, c'est là ... L'élevage, Messieurs, n'est-ce pas le ...

Officiers, sous-officiers et sapeurs, chers camarades !

Et moi aussi, je suis sapeur-pompier ! Si, retenu par les travaux législatif, je ne suis pas

là quand l'incendie s'allume dans notre ville, quand le clairon sonne et que les sapeurs accourent au pas de course, la pompe nouveau modèle que j'ai offerte à la commune me remplace au poste du danger ! Permettez au pompier honoraire de ...

Mesdames, Messieurs !

C'est avec un légitime orgueil que je prends la parole en ce jour de fête, pour saluer l'effigie de bronze du grand homme que notre belle cité s'honore d'avoir vu naître. L'illustre homme d'État, dont je suis l'humble successeur ,a représenté pendant trente-cinq années notre arrondissement aux Chambres législatives, et nous nous souvenons tous avec orgueil qu'il tint pendant sept jours, en 19.. , le portefeuille des travaux publics, et qu'ensuite, à maintes reprises, il fut sur le point de figurer dans différentes combinaisons ministérielles ...

Chers collègues !

Je suis heureux, chaque année, à la fin de la session du conseil général, de pouvoir vous dire à ce banquet qui couronne nos travaux ...

Citoyens et citoyennes !

Un seul mot avant l'ouverture du scrutin. Je me sens trop au-dessus des calomnies de mes adversaires pour y répondre autrement que par le silence du mépris. Les insinuations malveillantes de mon honorable concurrent, cet homme vil, abject et taré, ne sauraient m'atteindre. Je suis et serai toujours le champion du progrès ...

Et ce fut tout. Après ces quelques phrases l'inspiration s'arrêta. Hélène, pendant huit jours et huit nuits, se tortura l'esprit pour trouver quelque chose à y ajouter. En vain elle consulta Cicéron, Bossuet, Mirabeau, Gambetta, le souffle lui manqua ; tout ce qu'elle put faire, ce fut de coudre à ses commencements de discours une brusque péroraison de deux lignes.

La veille de la remise des devoirs, une idée lui vint. Puisque ces ennuyeuses harangues ne venaient pas en simple prose, si elle essayait de la langue des dieux ? Et, sans plus réfléchir, elle commença tout aussitôt à mettre en vers le discours du député au banquet des sapeurs-pompiers.

Lorsque dans la cité la trompette électrique
Fait sortir de son lit le courageux sapeur.

L'inspiration rebelle s'étant laissé attendrir aux accents de la lyre, Hélène put aligner cent quarante vers rimant suffisamment. La harangue du sapeur honoraire était terminée. C'était assez pour un jour, il fallut livrer les autres discours en simple prose.

Les examens oraux duraient huit jours, les professeurs et le jury du Conservatoire ayant à interroger près de cinq cents élèves. Les examens avaient lieu dans la grande salle des cours pratiques de parlementarisme, le jury au banc des ministres et à la présidence, les élèves à leur banc et les mamans dans les tribunes. Que de mamans et de papas, serrés dans leurs habits de fête, la figure pâle d'émotion et l'œil inquiet!

Leur fils allait-il sortir victorieux de ce terrible examen et enlever le poste d'attaché d'ambassade qu'on lui avait promis ; leur demoiselle allait-elle répondre convenablement et obtenir, avec sa médaille de lauréate, cette nomination de sous-préfète qu'on lui faisait espérer ?

Les tribunes de gauche avaient été réservées aux anciens élèves du Conservatoire, aujourd'hui députés, préfets ou ministres. C'est de ce côté que partaient les plus chauds applaudissements lorsque au pied de la tribune un élève répondait victorieusement aux questions du directeur ou d'un membre du jury. Dans les tribunes des mères, des mots méchants couraient, chuchotés par des mamans nerveuses et rageuses.

« Pas fort ! Injustice ! Nous savons ce que nous savons ! Ce grand-là est aussi capable de faire un député que mon concierge !

- Mlle Firmin est sûre d'avance de sa préfecture, c'est une préférée !
- Anatole de Chatigny a des protections ... c'est le cousin d'un ministre qui est du jury ! »

Hélène fut interrogée la trois cent cinquante-huitième. Quelques mots entendus en arrivant devant le jury lui rendirent le courage.

« Excellent concours ! disait un membre du jury, le Conservatoire tout entier est en progrès. Cela nous promet une belle génération de préfets remarquables, de députés éloquents, de ministres hors de pair ... »

Mme Ponto devait venir ce matin-là recommander sa pupille aux amis qu'elle comptait dans le jury ; par malheur, prise par une importante réunion des comités féminins, elle n'était pas encore arrivée quand un membre du jury se mit en devoir d'interroger Hélène :

« Classe de gouvernement... n'est-ce pas ? dit-il. Bien ! Dites-moi. .. Quand un projet de loi est présenté à la Chambre en opposition avec le ministère et que le ministère n'est pas certain de la majorité, quel est le rôle du député gouvernemental, ou, si vous voulez, ministériel ?

- Il doit voter contre, répondit Hélène.
- Ma pauvre enfant, vous me semblez ignorer les premières notions parlementaires. Tous les efforts du député doivent tendre, d'abord, à faire nommer une commission, puis à faire diviser la commission en sous-commissions et les sous-commissions en petites commissions particulières pour enterrer le projet par morceaux, puisqu'on ne peut le faire d'un seul bloc. Supposons maintenant une mesure grave prise par un ministère battu en brèche... Que devez-vous faire ?
- Je dois déposer une demande d'interpellation.
- Comment, une demande d'interpellation !

- Pardon, dit Hélène se souvenant tout à coup d'un discours de Louise Muche récompensé par une médaille de première classe, pardon, je veux dire, je demande la mise en accusation du ministère ...
- La mise en accusation !!! ... et vous êtes de la classe du gouvernement !...

Hélène, déjà bien troublée, acheva de perdre la tête ; elle confondit tout à fait les deux classes, la gauche et la droite, répondant à tort et à travers et bouleversant les professeurs par ses étranges idées sur les ordres du jour, les interpellations, les amendements et les propositions et contre-propositions.

Les membres du jury hochaient la tête et préparaient des boules noires. A ce moment Mme Ponto apparut dans le groupe des personnages de distinction assis derrière le jury. La séance des comités féminins avait trop duré, Mme Ponto ne pouvait plus rien pour Hélène.

« Mais, dit tout à coup un membre du jury en feuilletant une liasse de cahiers, n'est-ce pas mademoiselle, qui, dans le concours écrit, a osé mettre un discours de député en vers ? »

Hélène balbutia une réponse.

« C'est inouï ! Il se peut, Mademoiselle, dit le juré, que vous ayez des dispositions pour la littérature ; mais, pour la politique, vous en manquez complètement. Je ne vous conseille même pas, dans votre intérêt, de songer à vous présenter au baccalauréat ès politique, vous y recueilleriez, comme aux examens d'aujourd'hui, une unanimité de boules noires ! »

Le juré grincheux se rassit en jetant sa houle Mire dans l'urne. Hélène regagna son banc au bruit des ricanements des tribunes. .

« Allons, fit M. Ponto quand il apprit le lamentable échec d'Hélène, encore trois mois de perdus !

- Décidément Hélène n'a pas la vocation politique, dit Mme Ponto ; mais il paraît qu'elle a du goût pour la littérature.
- En effet, ses compositions littéraires au collège n'étaient pas trop mal... qu'elle fasse de la littérature, alors ! »

3. *Les 400 Fauteuils et les 200 strapontins de l'Académie Française. – Hélène pose sa candidature. – Voyage en tube... – Départ du grand ballon transatlantique «Le Tissandier»*

Hélène accueillit l'idée de son tuteur avec plaisir.

Enfin elle allait être débarrassée de la politique; elle n'allait plus être obligée de se rendre chaque jour à cet odieux Conservatoire politique et de se raidir et courbaturer l'esprit pour arriver à s'intéresser à ces cours horriblement fastidieux de professeurs plus fastidieux encore.

« Et puisque c'est résolu, dit M. Ponto, puisque Hélène se lance dans la littérature, elle va dès demain matin présenter sa candidature à l'Académie française !

- Ma candidature à l'Académie ! s'écria Hélène.
- Sans doute ! il faut commencer sérieusement !
- Je ne savais pas qu'il fallût déjà ... je croyais ...
- Quoi ?
- Mais c'est au moins trop tôt... je débute ... je n'ai même pas encore débuté !
- C'est le vrai moment au contraire !. .. Et c'est l'usage général. Du moment où vous vous lancez dans la littérature vous avez intérêt à poser votre candidature de bonne heure parce qu'on est admis à l'Académie au choix et aussi à l'ancienneté...
- A l'ancienneté ! s'écria Hélène.
- Sans doute ! vous ignorez donc cela ! La constitution de l'Académie française subit un remaniement complet en 1925. A l'origine, dans la nuit des temps, lorsque la France comptait à peine quatre-vingts ou cent littérateurs, on s'était contenté de quarante fauteuils ; mais quand le nombre des littérateurs se trouva plus que centuplé, l'Académie devint beaucoup trop étroite. Après bien des tergiversations, après avoir ajouté d'abord quarante tabourets et quelques divans pour académiciennes, on en vint à une mesure depuis longtemps réclamée par la presse. On démolit le palais de l'Institut pour le reconstruire dans des proportions convenables, avec une très vaste salle des séances, des salons particuliers et même quelques boudoirs pour les académiciennes. Puis, un décret du pouvoir exécutif porta le nombre des académiciens à quatre cents, et fixa le nouveau mode de recrutement. C'était déjà gentil, mais ce n'était pas assez. Si l'on avait voulu rester dans les proportions du XVIIe siècle, il aurait fallu quatre mille fauteuils. La presse entreprit une campagne dans ce sens ; mais, vu les difficultés matérielles, on ajouta seulement aux quatre cents fauteuils de la nouvelle Académie deux cents strapontins



d'attente.

- Et je dois poser dès maintenant ma candidature ?
- C'est l'usage. Votre candidature posée, l'Académie a les yeux sur vous ; si vous obtenez des succès, elle vous appellera dans son sein ; et si vous n'y arrivez pas au choix, vous y entrerez par l'ancienneté, après trente ou trente-cinq ans de stage.... Voilà pourquoi vous avez intérêt à vous faire inscrire de bonne heure ... Vous ferez vos visites demain. »

Hélène se retira dans sa chambre sur cette parole. Elle s'endormit joyeuse d'en avoir fini avec le Conservatoire, et se vit déjà en rêve assise sur un fauteuil à palmes vertes, sous la grande coupole de l'Institut.

M. Ponto la réveilla le lendemain matin de bonne heure par la sonnerie de son téléphone de chevet.

« Dépêchez-vous, disait-il, mettez-vous en toilette de cérémonie, vous commencez vos visites tout de suite ; j'ai demandé par téléphone au concierge de l'Institut l'adresse des académiciens à visiter ... »

Hélène se hâta de s'habiller. Elle endossa une toilette délicieuse, à la fois élégante et sérieuse, une jaquette bleu lophophore avec jupe à retroussis, relevée au genou et laissant voir les culottes de velours et les bas de soie noire.

Elle déjeuna seule, ses cousines Barbe et Barnabette étant à leurs bureaux de la Banque et Mme Ponto déjà partie. M. Ponto redemandait un supplément de renseignements au concierge de l'Institut. Il arriva bientôt avec une longue liste d'adresses.

« Voici, dit-il, tous les renseignements qui vous sont nécessaires.

- Est-ce qu'il faut que je voie les quatre cents membres de l'Académie ?
- Non, vous comprenez que la vie des candidats se passerait en visites ; ... vous n'avez qu'à voir les chanceliers ; chaque groupe de quarante académiciens a un chancelier, cela fait dix chanceliers, car vous n'avez pas à vous occuper des deux cents strapontins... Voici les noms et adresses avec quelques petits renseignements sur les œuvres de ces messieurs ;... vous aurez soin de semer adroitement quelques titres d'ouvrages dans la conversation.
- Et j'y vais seule ? demanda timidement Hélène.
- Sans doute !
- Oh ! que c'est loin ! fit Hélène en consultant sa liste ; voici un académicien qui demeure à Bordeaux.
- Une heure par le tube de Paris-Madrid-Oran, avec la course pour la gare ...

- Et un autre à Dunkerque.
- Un quart d'heure de tube ... Les autres sont à Paris même ou dans les environs, à Orléans ... Compiègne... En trois jours vous pouvez en avoir fini avec vos visites. Commencez par l'académicien de Bordeaux. »

Un aérocab de M. Ponto conduisit Hélène à la gare de Paris-Madrid-Oran. Un train demi-express partait toutes les heures pour Oran, où la ligne se raccordait avec celle de Tombouctou-Koumassie et le Grand-Central africain des lacs Nyanza et Tanganika,

Que les esprits grincheux se plaignent encore de la lenteur des voyages, les tubes n'en sont pas moins une des plus merveilleuses conquêtes modernes. Sait-on ce qu'il fallait jadis d'heures pour aller à Madrid ? C'est inimaginable ! Aujourd'hui le tube vous y transporte en une heure et demie par omnibus et en moins d'une heure par le grand express.

La gare du Midi est une des plus animées ; c'est une gare aérienne, comme presque toutes d'ailleurs, puisque les tubes arrivent à Paris sur de longs viaducs de fer. Elle s'élève au-dessus du plateau de Montsouris sur de légères, mais solides arcatures de fer. Les voyageurs arrivant à l'embarcadère par les voies aériennes n'ont qu'à entrer dans le tube ; les autres montent par les ascenseurs électriques toujours en mouvement.

Hélène arriva juste pour le départ du train. Elle avait son carnet de timbres-tubes qui servent à payer les voyages sur n'importe quelle ligne, comme les timbres-poste pour les lettres ; elle n'eut donc qu'à monter en tube. Chaque train se compose d'un certain nombre de cylindres creux et capitonnés, vissés les uns aux autres ; ces cylindres communiquent entre eux par une allée et l'on entre par le dernier.

Chaque cylindre porte, écrit en grosses lettres, le nom de la station où il doit s'arrêter ; par un mécanisme ingénieux, en arrivant à cette station, il se détache de lui-même pendant que le train continue sa course sans le moindre arrêt.

Hélène prit place dans le compartiment à destination de Bordeaux. Elle sentit les cylindres se mouvoir pour entrer dans le tube, une manœuvre terriblement compliquée qui s'exécute pourtant en une minute et demie, et soudain les puissantes machines électropneumatiques de la gare ayant joué, elle sentit ou plutôt elle devina que le train tout entier était entré dans le tube.

Quelle formidable puissance que celle qui projette ainsi quarante cylindres et huit cents voyageurs avec une vitesse de quatre cents lieues à l'heure et, ce qu'il faut noter, avec la plus complète sécurité pour les personnes entassées dans les cylindres ! Quel progrès réalisé depuis les capilotades de voyageurs du temps des chemins de fer ! Dans les tubes on n'a rien à craindre. Pas de déraillements et pas de chocs avec des trains venant en sens inverse, puisque sur chaque ligne il y a deux tubes parallèles, affectés l'un à l'aller, l'autre au retour.

Le pis qui puisse arriver, c'est de passer une station, quand, par suite d'un manque d'huile dans les pas de vis, un cylindre ne se détache pas au moment voulu, ou bien, ce qui est excessivement rare, lorsqu'un train en retard se trouve tamponné à l'arrière par le train suivant.

Ceci arriva justement au train d'Hélène. Par suite d'une petite distraction de l'ingénieur au moment de la fermeture du tube et de la mise en communication avec les machines, le train avait été lancé avec un dixième de perte dans la force réglementaire. Il en résulta que le grand express, parti vingt-cinq minutes après, rattrapa le train en retard un peu avant Bordeaux et le poussa violemment en avant.

Hélène, placée dans le dernier cylindre, ressentit une secousse qui la fit vaciller sur ses voisins ; une dame qui se levait pour prendre sa valise dans le filet s'assit par terre, et ce fut tout.

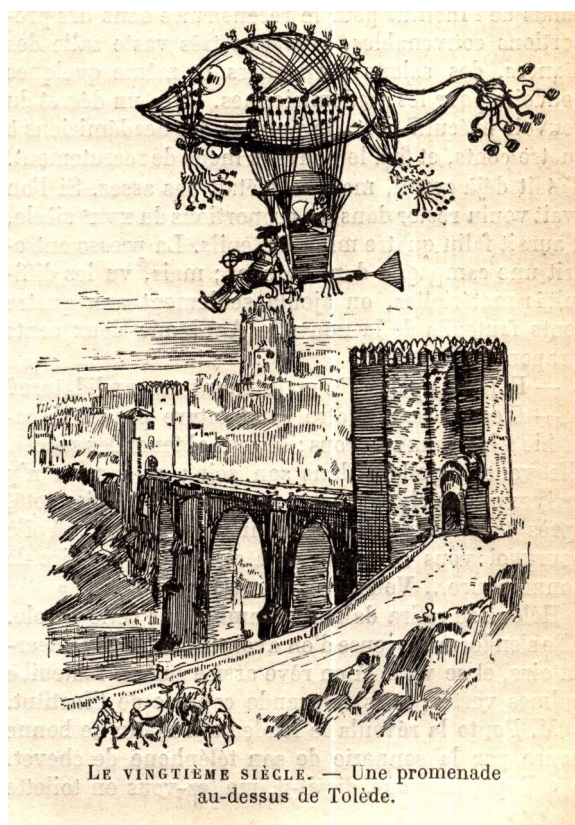
« Bon, nous sommes tamponnés par l'express ! dit un monsieur, nous allons à Madrid ... C'est ennuyeux, moi qui suis attendu à déjeuner à Bordeaux !

- Comment ! nous ne nous arrêtons pas avant Madrid ! s'écria Hélène.
- Nous sommes lancés, nous ne pouvons plus nous arrêter ! Nous pourrions reprendre le tube de midi 55 à Madrid, mais nous n'arriverons à Bordeaux qu'à 1 h. 30 ! J'ai manqué mon déjeuner ! un déjeuner d'affaires ! j'intenterai un procès à la Compagnie ! »

Hélène attendit philosophiquement que le train voulût bien s'arrêter. Une demi-heure après, en gare de Madrid, le grand express cessant de pousser, le train de Bordeaux s'arrêta. L'ingénieur de la gare fit bifurquer les cylindres et les embrancha dans la ligne de retour. Il était midi deux, Hélène avait cinquante-trois minutes pour visiter Madrid; elle prit un aérocab et donna l'ordre au mécanicien de la conduire aux endroits intéressants. Elle visita – aériennement – le Prado, les musées, le Palais-Royal, avec un petit crochet de quelques lieues vers Tolède, et descendit acheter quelques oranges à la Puerta del Sol. Il eût été désagréable de venir en Espagne sans voir au moins une course de taureaux. Comme elle avait encore dix-huit minutes avant le départ, son mécanicien lui proposa de la conduire au-dessus de la plaza de taureaux où se donnait justement en matinée une grande corrida au bénéfice de l'œuvre des jeunes danseuses.

Hélène y consentit. En quelques minutes son aérocab la conduisit à trente-cinq mètres au-dessus de l'arène. Un taureau noir courait après les banderillos, il venait d'éventrer quatre chevaux et d'étourdir deux picadors. Hélène, en frémissant, le vit jeter en l'air un malheureux chulo ; épouvantée, elle donna l'ordre à son mécanicien de repartir bien vite, mais elle avait affaire à un dilettante qui ne consentit à marcher qu'après la course.

Il était midi 55 lorsque Hélène descendit à la gare ; elle n'eut que le temps de monter



dans le cylindre et le train partit.

Le seul inconvénient des tubes, c'est que l'on ne peut admirer le paysage. Il faut se résoudre à traverser les plus belles contrées sans même les entrevoir. On parle bien d'employer dans la confection des tubes le verre épais, mais transparent, à la place du fer, mais ce progrès n'est pas prêt de se réaliser, les Compagnies reculant devant l'énorme dépense.

Hélène, regrettant de n'avoir pu apercevoir les vertes Pyrénées, arriva enfin à Bordeaux. – L'académicien était à Paris et ne devait revenir que pour le dîner, Il fallut encore attendre.

Quand, un peu avant l'heure du dîner, elle se présenta chez l'immortel, elle fut immédiatement admise.

« Monsieur, lui dit-elle, je viens vous prier de m'inscrire sur la liste des candidats à l'Académie ; si vous vouliez me faire l'honneur, à l'occasion, de m'accorder votre voix, je serais heureuse et fière de m'asseoir un jour à côté de l'illustre ... »

La jeune candidate s'arrêta un instant, elle ne se rappelait plus si l'immortel était historien, poète ou simplement orateur. Troublée par l'accident du tube, elle avait oublié de consulter la note de M. Ponto contenant les renseignements indispensables.

« Du grand homme, reprit-elle, tournant la difficulté, dont les œuvres sont dans toutes les mains ...»

Le mot était à peine parti qu'elle se souvint tout à coup que l'immortel était un grand orateur de la Chambre. Elle aurait dû dire dans toutes les oreilles. Mais l'immortel n'avait pas bronché ; dans toutes les mains ne l'avait pas choqué, ses discours étant publiés en plaques phonographiques pour servir aux études des aspirants orateurs.

L'académicien, ouvrant un tiroir de son bureau, en tira un gros volume sur la couverture duquel Hélène lut ces mots :

ACADÉMIE FRANÇAISE

CANDIDATS

« Voici mes listes, dit l'académicien, je vais vous inscrire ... Voyons, vous avez le numéro 46,892.

- 46,892 ! s'écria Hélène, mais alors ...
- Rassurez-vous, dit l'académicien; on a commencé en 1925 et nous en sommes maintenant au numéro 38,722 ... A la promotion du mois prochain nous avons quatorze fauteuils ou strapontins à garnir, nous nommerons sept académiciens au choix et nous en prendrons sept à l'ancienneté ... Ce sont les numéros 38,722 et suivants qui passent ! Vous voyez que vous avez de l'espoir ; dans trente ou trente-cinq ans au plus, ce sera votre tour ...

- Monsieur, agréez tous mes remerciements ...
- Il n'y a pas de quoi ... Je souhaite vivement, Mademoiselle, répondre à votre discours de réception ... dans trente-cinq ans ! »

L'aspirante immortelle reprit le tube pour Paris, heureuse d'être inscrite sur les registres de l'illustre Compagnie.

Pour se reposer de son voyage en Espagne, Hélène résolut de ne visiter le lendemain que les académiciens domiciliés à Paris. L'un d'eux, justement, demeurait dans le quartier de M. Ponto, du côté de Bougival. Hélène commença par celui-là ; mais avant de sortir, se souvenant de son embarras de la veille, elle demanda un supplément de renseignements sur l'académicien à son tuteur.

M. Camille Gildas ? dit M. Ponto, c'est comme reporter qu'il est de l'Académie française, section des journalistes. Vous devez avoir souvent lu ou entendu de sa prose : **LE QUADRUPLE ASSASSINAT DE LA RUE *** A ***** découpé en petites tranches étiquetées: *Le théâtre du crime ... Le drame ... Découverte des cadavres ... Nos présomptions ... La piste de l'assassin !* ou encore :

«La catastrophe de Tripoli. Six cents cadavres. Parti en toute hâte par train spécial du tube trans-méditerranéen, nous arrivons à Tripoli une heure et demie seulement après l'explosion! Le quartier manufacturier est en flammes, l'horreur du spectacle nous pénètre malgré nous à cette première minute, mais nous revêtons notre costume incombustible et, la hache à la main, nous nous lançons à travers les flammes en déroulant derrière nous le fil qui vous transmet cette dépêche ...»

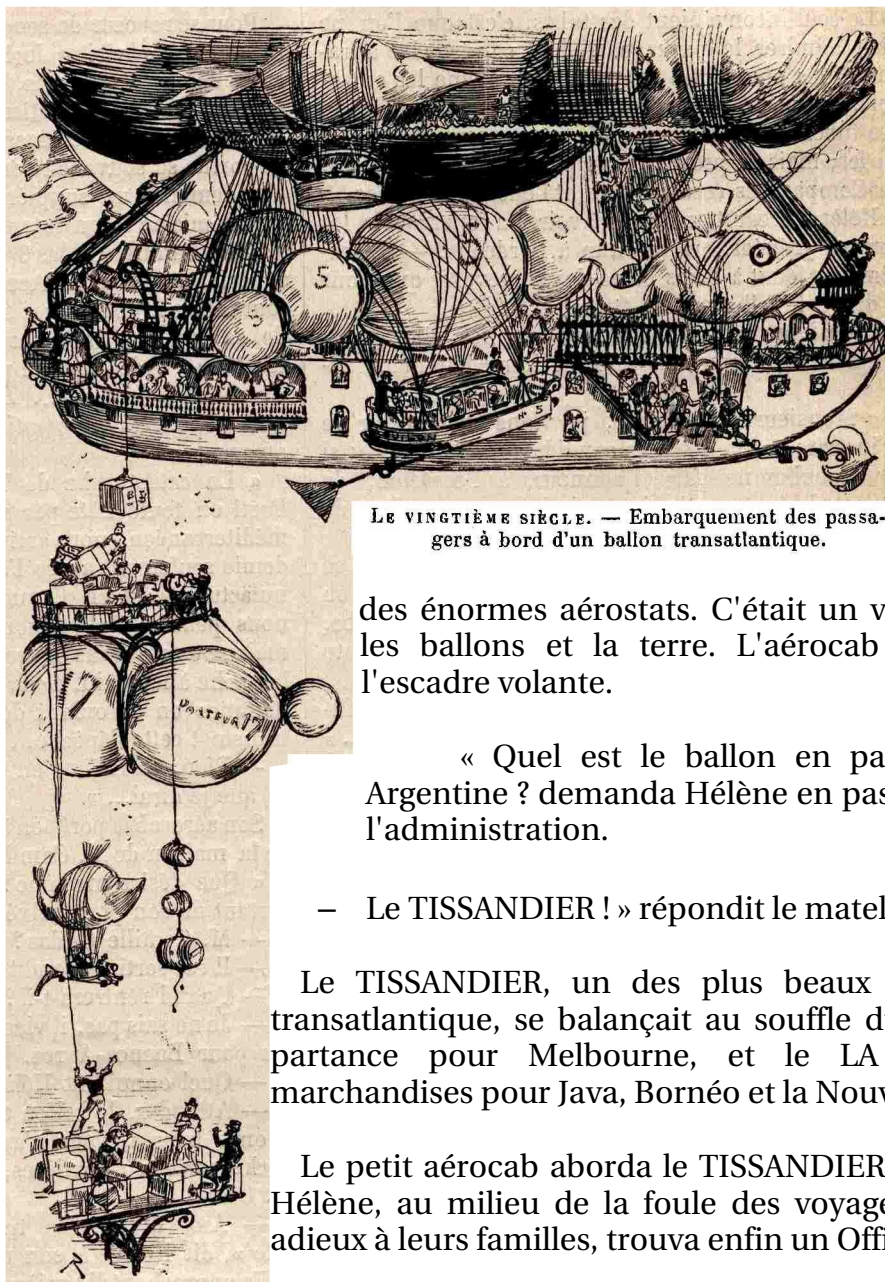
- Bien, dit Hélène en montant en aérocab, je sais ce que je dirai ... »

Son aérocab la porta en trois minutes au débarcadère de la maison de M. Camille Gildas.

« Que désire madame ? demanda le concierge en sortant de son petit belvédère.

- M. Camille Gildas ? demanda Hélène.
- Il est sorti, répondit le concierge.
- Quand rentrera-t-il ?
- Je ne sais pas, il vient de partir il y a dix minutes pour Buenos-Ayres.
- Quel ennui ! fit Hélène contrariée.
- Attendez, le ballon transatlantique lève l'ancre à onze heures, vous n'avez qu'à vous rendre aux docks aériens d'Asnières, vous pourrez encore voir M. Gildas.
- Aux docks des transatlantiques à Asnières, vite», dit Hélène à son mécanicien.

En approchant d'Asnières, dix minutes après, Hélène put voir se balancer, à deux cents



LE VINGTIÈME SIÈCLE. — Embarquement des passagers à bord d'un ballon transatlantique.

mètres en l'air, trois grands transatlantiques en partance. Une animation extraordinaire régnait autour de ces ballons monstres, des myriades d'aérocabs amenaient les voyageurs, des gabarres aériennes et des chalands montaient les caisses de marchandises ; des ingénieurs de l'administration, en aéronefs, faisaient une dernière inspection de la coque et de toutes les manœuvres

des énormes aérostats. C'était un va-et-vient formidable entre les ballons et la terre. L'aérocab d'Hélène se glissa parmi l'escadre volante.

« Quel est le ballon en partance pour la république Argentine ? demanda Hélène en passant devant une gabarre de l'administration.

– Le TISSANDIER ! » répondit le matelot.

Le TISSANDIER, un des plus beaux ballons de la Compagnie transatlantique, se balançait au souffle du vent entre le NADAR, en partance pour Melbourne, et le LA LANDELLE, chargée de marchandises pour Java, Bornéo et la Nouvelle-Guinée.

Le petit aérocab aborda le TISSANDIER par les échelles de tribord, Hélène, au milieu de la foule des voyageurs en train de faire leurs adieux à leurs familles, trouva enfin un Officier du bord.

« Je voudrais voir un des passagers, M. Camille Gildas, de l'Académie, dit-elle.

– Il est dans sa cabine en train d'arrimer ses effets, répondit l'officier ; je vais vous y faire conduire. »

Hélène, guidée par un matelot, arriva en escaladant des montagnes de colis, en se faufilant parmi les groupes, jusqu'aux cabines de première classe.

« C'est ici. » ,dit le matelot en montrant une porte ouverte.

Hélène passa la tête par l'entre-bâillement en commençant une phrase de politesse.

« Je prie monsieur Camille Gildas, de l'Académie française, d'excuser ... »

Elle s'arrêta stupéfaite.

L'occupant de la cabine avait un casque de scaphandre sur la tête, avec un long tuyau se balançant comme une trompe à la hauteur du nez. Parmi des amoncellements de caisses ouvertes, d'ustensiles éparpillés, de paquets jetés sur le plancher, il essayait, solidement campé sur les jambes, de rattacher la trompe de son scaphandre au réservoir à air qu'il portait sur son dos comme un sac de soldat. Était-ce bien un académicien qu'elle avait devant elle ? Hélène eut quelques doutes.



« Est-ce bien à M. Gildas, de l'Académie française, que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-elle.

- À lui-même, répondit le monsieur avec une voix qui sortait du tuyau à air.
- Monsieur, c'est comme candidate que je me présente devant vous. Je viens vous prier d'agréer ma candidature et de vouloir bien m'inscrire sur les listes de l'Académie ... Je vais débiter dans la littérature et j'espère, par mes efforts, arriver à me rendre digne du grand honneur de m'asseoir sous la coupole de l'Institut, non loin de l'illustre journaliste que ...
- Prenez un siège, je vous prie, Mademoiselle, dit l'académicien qui venait de réussir à attacher les courroies de son réservoir à air, je suis à vous immédiatement ... Vous voyez que je suis en train de vérifier le contenu de mes malles .. – On oublie toujours quelque chose. Je n'emporte que le strict nécessaire, les objets indispensables... revolvers, scaphandre, costume d'incendie, parabolles, parapluie-tente, hélicoptère de voyage, etc. Je vais à Buenos-Ayres pour la huit cent douzième révolution ... J'aurais pu prendre le tube maritime pour New-York et gagner la république Argentine par les tubes terriens, mais j'ai préféré la voie aérienne ; la révolution n'est annoncée que pour la semaine prochaine, le président m'a téléphoné que j'avais le temps ...
- Ah ! Monsieur, dit Hélène, j'ai été si souvent troublée en lisant vos articles et vos dépêches, je vois que je puis encore me préparer à de violentes émotions !
- Nous disions donc, reprit Camille Gildas en tirant son carnet, candidate à l'Académie, mademoiselle ? ...
- Hélène Colobry ...
- Dans quel genre comptez-vous briller ? ..
- Je ne sais pas encore, balbutia Hélène embarrassée.
- Bon, cela ne fait rien, je vous inscris ... Si vous n'avez pas de préférence, je vous conseille le journalisme ; les autres branches de la littérature ont fait leur temps ; la poésie, l'histoire, le roman sont bien usés, pensez-y, Mademoiselle.

- Je vous remercie, Monsieur, et je vous souhaite un bon voyage. »

L'académicien tendit cordialement la main à la candidate.

- « Avez-vous fait toutes vos visites, Mademoiselle ? Non ? Ne vous donnez donc pas tant de peine, allez cette après-midi à l'Académie, il y a grande séance ; vous trouverez tous mes collègues réunis, vous ferez ainsi vos visites en bloc.
- Encore une fois, merci, Monsieur. »

Hélène sortit. La cloche du transatlantique sonnait le départ, les parents et les amis des passagers se dépêchaient de les embrasser une dernière fois et regagnaient leurs véhicules.

Hélène retrouva son aérocab amarré aux bastingages de tribord ; elle s'éloigna un peu et donna ensuite l'ordre au mécanicien de louvoyer doucement au-dessus des docks pour assister au départ.

Peu à peu toute l'escadrille d'aérocabs s'était détachée des flancs du TISSANDIER pour se ranger à une centaine de mètres ; l'aéronef de la poste, apportant les lettres et les petits colis pour l'Amérique du Sud, s'éloignait aussi. La cloche sonnait toujours. Tous les passagers du transatlantique étaient sur le pont, accrochés aux bastingages, suspendus aux échelles, ou debout dans les petites nacelles amarrées aux palans et sur la passerelle des officiers. La cloche s'arrêta tout à coup. Un coup de trompette électrique, strident et prolongé, déchira l'air. C'était le signal. L'énorme masse du transatlantique s'ébranla, les machines électriques venaient de donner la première secousse au propulseur. Tous les mouchoirs s'agitèrent, une acclamation prolongée partit de toutes les poitrines.

« Au revoir ! au revoir ! Bon voyage ! »

4. **Réception d'un lot d'immortels. – Grande séance académique. – Révélations de l'historien Félicien Cadoul sur le vrai Napoléon. – La confusion historique et archéologique.**

Une grande animation régnait dans les couloirs de l'Institut. Le public habituel des premières, tout ce que Paris comptait de mondains et de lettrés, gens de lettres, gens de salons et aussi gens de 'boudoirs, se pressait dans l'immense salle de séances et débordait dans les petits salons annexes. Ceux qui n'avaient pu trouver à se caser à ces places privilégiées refluait vers les salles éloignées du palais, où des téléphonographes leur permettaient de suivre les discussions et les péripéties de la séance.

Mme Ponto et sa pupille étaient au premier rang des places réservées. Mme Ponto, bien vue des académiciens et surtout des académiciennes, – elle avait fondé un prix de 50,000 francs pour le meilleur mémoire sur la *Supériorité de la femme*, – n'avait eu qu'à faire passer sa carte à l'archichancelier de l'Académie. Immédiatement reçue par les chanceliers de toutes les sections réunies, elle avait présenté sa pupille à ces messieurs et l'avait fait inscrire sur les listes de candidats.



L'Académie française au ^{xx}e siècle ; fauteuils pour collaborateurs.

Cette formalité remplie, Hélène n'avait plus qu'à produire quelque chef-d'œuvre pour passer immortelle au choix ou à patienter une trentaine d'années pour arriver à l'ancienneté. En attendant sa réception, la postulante et sa tutrice s'installèrent sur les banquettes académiques pour assister à la séance qui, d'après les indiscretions, promettait d'être intéressante. A deux heures, l'Académie se trouvant à peu près au complet, l'archidirecteur ouvrit la séance par un coup de sonnette magistral; on débuta par recevoir en bloc huit académiciens nommés dans le courant du mois; il n'y eut qu'un seul discours prononcé par le rapporteur de huit élections, les discours de réception, si terriblement ennuyeux au temps jadis, ayant été remplacés par des banquets mensuels beaucoup plus gais.

« Mesdames et Messieurs, dit l'archidirecteur, l'Académie a été, dans ces derniers temps, l'objet d'attaques aussi violentes que souverainement injustes ; des critiques acerbes et malveillants ont accusé la docte assemblée de se montrer un peu trop difficile dans ses choix et de tenir trop rigoureusement élevée la toise sous laquelle il faut passer – on me permettra cette comparaison familière – pour être déclaré, en une sorte de conseil de révision littéraire, bon pour le service académique ! On dirait que l'Académie, dans ses choix du mois dernier, a voulu tenir compte des réclamations formulées par les mécontents et baisser encore – je continue la comparaison familière – le minimum de taille exigé jadis.

« Huit académiciens nouveaux sont venus prendre les fauteuils des éminents et vénérés collègues que la faux cruelle – on me permettra cette image – nous a enlevés. Puissent les nouveaux élus ne pas trouver la place trop large !

« Presque tous les genres, Mesdames et Messieurs, sont représentés dans cette série

d'élus; nous voyons d'abord la sévère histoire, puis le roman qui nous repose, l'éloquence qui nous séduit, – on me permettra surtout de le dire aujourd'hui, puisqu'il s'agit de Démosthènes féminins, – et le journal qui nous distrait.

« A l'historien, l'éminent M. Nestor Cordonnet, on reproche assez justement un style lourd et pâteux ; mais ces défauts sont, paraît-il, rachetés par des vues larges et profondes. Eh bien, dirais-je à ces détracteurs, la profondeur ne doit-elle pas être la qualité maîtresse de l'historien? Je n'ai pas suffisamment lu les œuvres de M. Nestor Cordonnet pour y découvrir ces vues larges et profondes, – elles doivent y être cependant, et j'aurai manqué de persévérance pour mener à bien mes recherches.

« Par un système de compensation, pour racheter la profondeur et le poids de l'éminent historien, l'Académie lui a tout de suite adjoint deux romancières d'un tarent exquis. Après la lourdeur, nous avons la délicatesse, la finesse, je dirai même la ténuité ! Les journaux de modes se disputent les œuvres de ces deux immortelles, c'est tout dire.

« A côté des deux charmantes romancières, nous voyons ici le directeur d'un journal téléphonique – ce n'est pas le premier académicien qui n'ait jamais écrit une ligne; à celui-là je ne reprocherai nul crime contre la syntaxe, ses paroles volent, volent, volent – comme les hannetons, – ses articles ont voltigé de ses lèvres aux oreilles de ses abonnés par le fil conducteur. Pfuit ! Bien des chefs-d'œuvre perdus sans doute !

« Les deux éminentes avocates sont des illustrations du Palais, je le veux bien. N'ayant pas encore découpé de femmes en morceaux, je n'ai pas eu jusqu'ici l'occasion de mettre leur éloquence à l'épreuve, – je préfère en croire sur parole les journalistes qui par métier suivent les débats des cours d'assises. Deux de ces représentants de la presse sont appelés aujourd'hui à remplir les deux derniers fauteuils vacants ; personne n'a jamais su mieux qu'eux raconter un accident émouvant, décrire du haut en bas la personne et l'appartement d'un homme en vue ou détailler agréablement le dernier assassinat. »

Une salve d'applaudissements accueillit ce discours de bienvenue : les huit académiciens nouveaux assis dans leurs fauteuils se levèrent pour féliciter l'éminent rapporteur et le remercier de ses aimables paroles ; puis l'un d'eux prononça pour les huit un discours de réception court, mais substantiel.

La vraie séance allait commencer. L'Académie, réunie en séance extraordinaire, devait recevoir communication d'un ensemble de travaux et de mémoires historiques du plus haut intérêt.

On sait que depuis 1940 toute une école nouvelle d'historiens s'est levée pour battre en brèche les vieilles traditions, à la suite et sous la direction de l'éminent académicien Félicien Cadoul, auteur d'une grande *Histoire de France* en cours de publication, savant archéologue, chercheur acharné, de documents inédits, fureteur de vieilles archives. Félicien Cadoul lui-même devait, ce jour-là, entretenir l'Académie de ses découvertes nouvelles, développer ses théories et répondre aux contradicteurs s'il s'en présentait.

L'empressement du Paris intelligent à se rendre à la séance Cadoul montrait que l'école historique nouvelle possédait la faveur du public. On le vit mieux encore lorsque Félicien Cadoul, quittant son fauteuil académique, se dirigea vers la tribune.

Félicien Cadoul, quoique académicien depuis de longues années, est encore jeune. C'est un homme d'environ quarante ans, qui porte haut une tête au vaste front, découverte par une calvitie due moins aux ravages des ans qu'aux veilles pénibles sur les documents, aux travaux acharnés qui ont bouleversé le champ de l'histoire, effondré tant d'antiques erreurs et révélé au monde des vérités longtemps ensevelies sous la poussière des siècles.

En arrivant à la tribune, le grand historien inclina la tête pour remercier ses collègues et le public de leurs marques de sympathie et déposa un énorme dossier composé de larges cahiers attachés par une bretelle rouge. Deux huissiers, qui le suivaient chargés de livres, lui tendirent leur chargement qu'il rangea volume à volume devant lui ; puis il se versa tranquillement un verre d'eau, y mit du sucre, remua et ingurgita ensuite avec lenteur.

« Mesdames et Messieurs, prononça-t-il avec solennité, j'ai raconté dans la préface de mon Histoire de France comment j'avais été amené à entreprendre mon grand travail de réfutation historique; je ne le répéterai pas, je vous dirai simplement ceci : Prenez un événement contemporain quelconque, un événement bien simple, qui se soit passé en pleine lumière, aux yeux de tous, et vous allez voir cet événement raconté en cent versions différentes, grandi, grossi, amplifié, agré-



menté de détails, enjolivé, dramatisé, poétisé, auréolisé ou diminué, rapetissé, remanié ou bien tout à fait nié par les gens mêmes qui en ont été témoins ! Pour les événements contemporains, nous traitons tous ces racontars de cancan ; dans le domaine du passé, ces cancan s'intitulent orgueilleusement l'histoire !

« Ceci étant reconnu, comment admettre comme vérité tout ce que nous racontent les historiens sur les choses du passé ? Comment, lorsque la lumière est si difficile à faire sur un événement contemporain, avec les dépositions des témoins, comment croire, sur les événements des siècles écoulés, des historiens qui n'ont pas été témoins de ces événements et qui jusqu'ici n'ont fait que se répéter les uns les autres ?

« Pour les esprits nets et précis, – et ils sont nombreux en ce siècle de netteté et de précision, – l'histoire, comme on l'entendait jadis, n'est que du roman, roman souvent agréable, je le reconnais, souvent pittoresque, dramatique, héroïque, mais d'autant plus dangereux quand ses fictions mensongères, prenant des allures d'épopée, entraînent les jeunes imaginations dans d'étincelantes chevauchées à la hussarde à travers les rouges batailles, les chocs de peuples et les écroulements d'empires.

« L'histoire nouvelle, abandonnant les procédés faciles de l'ancienne école, doit être entièrement documentaire et critique. Pour les événements du passé, elle doit démêler à travers des entassements d'erreurs, des amoncellements, d'inventions fabuleuses, ce qui est la vérité vraie, la vérité pure et simple, dégagée des racontars confus des contemporains et surtout des enjolivements romanesques que les poètes, les romanciers et, avant nous, les historiens, se sont plu de tous temps à donner aux faits les plus simples !

- Je proteste ! s'écria un vieil académicien à barbe blanche.
- Mon honorable collègue proteste comme poète, répondit Félicien Cadoul.
- Comme historien ! reprit l'interrupteur.
- Comme poète ! répéta Félicien Cadoul. Mon honorable collègue est un historien de l'ancienne école ; il a écrit en six volumes une *Histoire de Napoléon* qui n'est qu'un pur roman, car je le prouverai tout à l'heure, Napoléon fut un brave fonctionnaire, un homme tranquille et doux, qui se borna, pendant tout le temps qu'il resta le premier magistrat du pays, pour toute entreprise militaire, à commander en chef la garde nationale de Paris. Je viens de parler des enjolivements romanesques des poètes et des romanciers, l'histoire de Napoléon va me fournir les plus remarquables exemples. Son étonnante légende semble le produit d'une conspiration littéraire ; en remontant aux sources, j'ai découvert, comme point de départ, ceci : Bonaparte aimait l'équitation ; pour faire un agréable cadeau à sa femme le jour de la Sainte-Joséphine, il se fit peindre en grand uniforme sur un cheval fougueux par le peintre David. Un écrivain du siècle dernier, nommé Adolphe Thiers, avait écrit une *Histoire d'Alexandre le Grand* que tous les libraires lui refusaient, parce qu'elle manquait d'actualité ; un beau jour, le portrait de Napoléon à cheval tomba sous les yeux de M. Thiers. Une idée folle lui vint, que son imagination méridionale adopta aussitôt ; il rentra chez lui bien vite, reprit son manuscrit et transforma sa malheureuse *Histoire d'Alexandre* en un grand roman sur Bonaparte. Le nom de Bonaparte, considéré comme moins euphonique, fut rejeté pour celui de Napoléon qui sonnait mieux. Partout où il avait mis Alexandre, M. Thiers mit Napoléon ; le siège de Thèbes devint le siège de Toulon et Chéronée la bataille de Marengo. Le Granique fut transformé en Danube, Babylone en Vienne et Darius en empereur d'Autriche. La bataille d'Arbelles s'appela Austerlitz, du nom d'un village autrichien où l'on ne s'est jamais battu. Le même travail de transformation se poursuivit dans tout l'ouvrage : Roxane devint Marie-Louise et les généraux d'Alexandre reçurent les pseudonymes de Masséna, Ney, Murat, Berthier, Lannes, Soult. Grâce à ces changements, M. Thiers trouva un éditeur et son roman eut un immense succès. Je vous le répète, voilà tout simplement le point de départ de la grande erreur

historique qui fait du tranquille et doux Bonaparte, un fougueux conquérant et un destructeur de peuples. Il n'y a pas eu de batailles d'Austerlitz, de Marengo, de Leipzig, de Friedland, d'Eylau, de la Moskowa ... tout cela est de la légende, ces maréchaux, ces généraux, ces colonels n'ont jamais existé ...

- Et la vieille garde ? interrompit un académicien.
- C'était la garde nationale de Paris que Bonaparte aimait à passer en revue tous les ans au Champ de Mars ! répondit Félicien Cadoul. Satisfait de l'allure martiale de ces simples épiciers et marchands de nouveautés, il les appelait familièrement sa vieille garde ! Voilà la vérité vraie !
- Et la colonne Vendôme ? dit un autre académicien.
- Il y a cinquante ans qu'elle n'existe plus, on n'a que des renseignements bien vagues sur elle ; mais, puisqu'elle s'appelait colonne Vendôme, il est évident qu'elle n'était pas dédiée à Napoléon. Les archéologues pensent que c'était une simple copie de la colonne Trajane de Rome ...
- M. de Rothschild possède dans son cabinet les morceaux de la colonne Vendôme ! objecta un académicien. Dans les bas-reliefs qui la décorent, on distingue les généraux et les maréchaux que vous dites n'avoir pas existé.
- Ces morceaux de la colonne Vendôme ne sont pas authentiques ; des industriels peu scrupuleux se sont inspirés du roman de M. Thiers pour composer ces bas-reliefs et vendre très cher aux collectionneurs de faux débris de colonne Vendôme. La légende inventée par M. Thiers a reçu encore des enjolivements ; par la suite, bien des écrivains se sont amusés à la continuer et à broder des détails nouveaux. C'est ainsi que Victor Hugo a inventé Waterloo pour corser un de ses romans ... Il est regrettable que les principaux dépôts de nos archives aient été brûlés accidentellement dans le cours de notre huitième révolution ; les historiens sérieux et méthodiques d'aujourd'hui ont beaucoup de peine à dégager la vérité des fictions et des légendes accréditées par des écrivains trop imaginatifs. Nous n'avons plus à craindre de semblables accidents avec nos révolutions décennales sagement réglées, et l'avenir trouvera sur notre époque des documents soigneusement classés par nous-mêmes. Il est vrai qu'ils se contredisent souvent entre eux, comme presque tous les documents, mais c'est l'affaire de la postérité.

« Donc, en raison d'abord de l'absence de documents tout à fait dignes de foi, et ensuite de l'accumulation des légendes et des romans historiques, l'obscurité et l'incertitude, pour ne pas dire la confusion complète, règnent en histoire ! Les historiens se contredisent mutuellement ; pour les uns, tel roi a sauvé son pays ; pour les autres, le même roi l'a précipité dans l'abîme ; des personnages très ordinaires sont devenus de grandes figures et des héros sont ramenés au rang de simples caporaux.

« La nouvelle école historique, avec sa méthode serrée d'investigation, a fait d'étranges découvertes au milieu de cette confusion. Une de ces découvertes est la reconstitution du véritable caractère de Napoléon et la très simple histoire de son règne tranquille. Je dépose sur le bureau de l'Académie les deux volumes dans

lesquels j'ai, pour ainsi dire, disséqué la légende Napoléonienne, et en même temps je remets à l'Académie la première partie, en cinq volumes, d'un autre travail aussi important, dans lequel je réduis en poudre une autre légende en prouvant que Louis XIV, le grand roi Louis XIV, le monarque du grand siècle, n'a jamais existé ! »

Cette révélation, quoique éventée déjà par des indiscretions, causa une sensation profonde dans l'assemblée.

« Louis XIV n'a jamais existé, reprit M. Félicien Cadoul, comme roi, du moins ! Voici déjà longtemps que je suis sur la piste de cette découverte, aujourd'hui j'apporte une certitude absolue ! Louis XIV est l'infortuné connu dans les légendes sous le nom de l'*Homme au masque de fer* !... Au siècle dernier déjà, quelques esprits clairvoyants ont eu comme une intuition de la vérité ; mais ils ont bien vite fait fausse route dans leurs recherches ! Oui, Messieurs, un ministre, ambitieux, le cardinal Mazarin, fit enfermer le malheureux Louis XIV en bas-âge dans une prison d'État, pour gouverner à sa place ! Ses successeurs, au lieu de tirer le roi de sa prison, aggravèrent encore sa situation et, pour dérober ses traits à tout regard indiscret, lui couvrirent le visage d'un masque de fer et l'envoyèrent aux îles Sainte-Marguerite.

« Pendant que Louis XIV ou l'Homme au masque de fer gémissait dans les cachots, Mazarin, Colbert, Louvois et Mme de Maintenon gouvernaient la France. Les journaux n'existaient pas alors, les ministres n'avaient donc pas à craindre le contrôle de la presse ; gagnés par des pensions, les quelques gens de lettres de cette époque reculée se firent les complices de ces ministres et célébrèrent à l'envi la gloire et la grandeur d'un roi qui n'existait pas ... La légende grossit d'année en année ; au XVIII^e siècle, des écrivains se passionnèrent pour le grand roi et pour ce qu'ils appelèrent le grand siècle. Voltaire recueillit toutes ces légendes, les arrangea avec de considérables amplifications et les publia sous le titre de *Siècle de Louis XIV*. On rapporte que des amis lui faisant quelques légères observations à propos de certains événements inventés de toutes pièces, Voltaire répondit comme un autre fantaisiste, l'abbé Vertot : Tant pis, mon siècle est fait !

« Et de fait, jusqu'à présent, les historiens n'ont pas songé à élever le moindre doute sur les événements rapportés par Voltaire dans son roman, et ce n'est qu'aujourd'hui, après deux siècles d'erreur, que la sévère histoire vous crie par ma bouche : Non, Louis XIV n'a jamais existé !

- Cependant, fit un académicien à cheveux blancs, il y a Louis XV ...
- Nous n'avons pu encore fouiller l'histoire du XVIII^e siècle, je ne puis donc rien dire contre Louis XV ; cependant, tout porte à croire que, là encore, nous ferons d'étranges, découvertes !... Nous avons des idées bien fausses sur le rôle de Mme de Pompadour, de la Dubarry et autres célébrités féminines du siècle de Louis XV ; je ne suis pas éloigné de croire que ces dames furent tout simplement les premières et très énergiques revendicatrices des droits politiques de la femme. Mais revenons à Louis XIV ... J'espère, dans mon ouvrage, avoir démontré ...
- Versailles existe cependant, Versailles est un document ! dit un autre académicien.

- Le château de Versailles a été construit par un banquier, répondit Félicien Cadoul ; il fut racheté par l'État pour servir d'annexe à l'Exposition de 1910 et revendu à M. de Rothschild qui l'a considérablement remanié et agrandi.
- Cependant ce qui reste du château primitif porte bien le style de l'époque Louis XIV.
- Le style ne prouve rien. Il règne la même incertitude en archéologie qu'en histoire. Confusion complète ! Ce que raconte le livre est démenti par le monument ; ainsi certains historiens portent la date de la prise de la Bastille au 14 juillet 1789, tandis que la colonne de la Bastille, fortement abîmée dans les troubles de 1909, montre encore nettement tracée la date du 28 juillet 1830. Le moyen âge et la féodalité n'ont pris fin qu'au siècle dernier ; les châteaux forts, les maisons de campagne à créneaux et mâchicoulis, construits en plein XIXe siècle, le prouvent suffisamment ; l'organisation féodale s'émiettait alors ; ce qui le prouve, ce sont les soixante petits castels crénelés bâtis sur le seul territoire d'Asnières ...
- Pardon, dit un savant archéologue en se levant, ce qui brouille tous les styles, c'est la manie des reconstructions et reconstitutions qui sévissait au siècle dernier.
- Ceci est une explication inventée par certains archéologues pour se tirer d'embarras, mais le simple bon sens nous force à la rejeter. Outre Pierrefonds, Saint-Germain et autres grands donjons, nous rencontrons partout, comme je vous le disais, des manoirs gothiques, des petits castels crénelés, à Bougival, Asnières, Saint-Cloud, Trouville, Arcachon et autres centres aristocratiques du moyen âge ; comment admettre que de simples bourgeois se seraient sans nécessité construits des demeures à créneaux, tourelles, poivrières et pont-levis ? Il ressort de l'étude approfondie des documents et de l'examen des dernières découvertes archéologiques, que les maîtres de tous ces castels guerroyaient sans cesse les uns contre les autres et que ce fut par l'émiettement de ses forces, par la division à l'infini des anciens grands domaines que périt le système féodal ; à la place des vastes duchés du XIVe siècle, englobant des provinces entières, des comtés et des marquisats comprenant trente villes et deux cents villages, on ne vit plus que des domaines seigneuriaux se composant de quelques ares de jardin, entourant un manoir à peine en état de résister à un coup de main. Le XIXe siècle, le siècle révolutionnaire, souffla et tout disparu !

A ce moment un huissier de l'Académie remit un billet à Mme Ponto qui le parcourut rapidement.

« C'est de M. Ponto, dit-elle aussitôt à Hélène ; ma chère enfant, votre tuteur vient de vous trouver une situation. Puisque vous voulez faire de la littérature, vous entrez à l'*Époque*, comme chroniqueuse mondaine. Vite, prenez des notes sur cette séance de l'Académie, vous débutez aujourd'hui même.

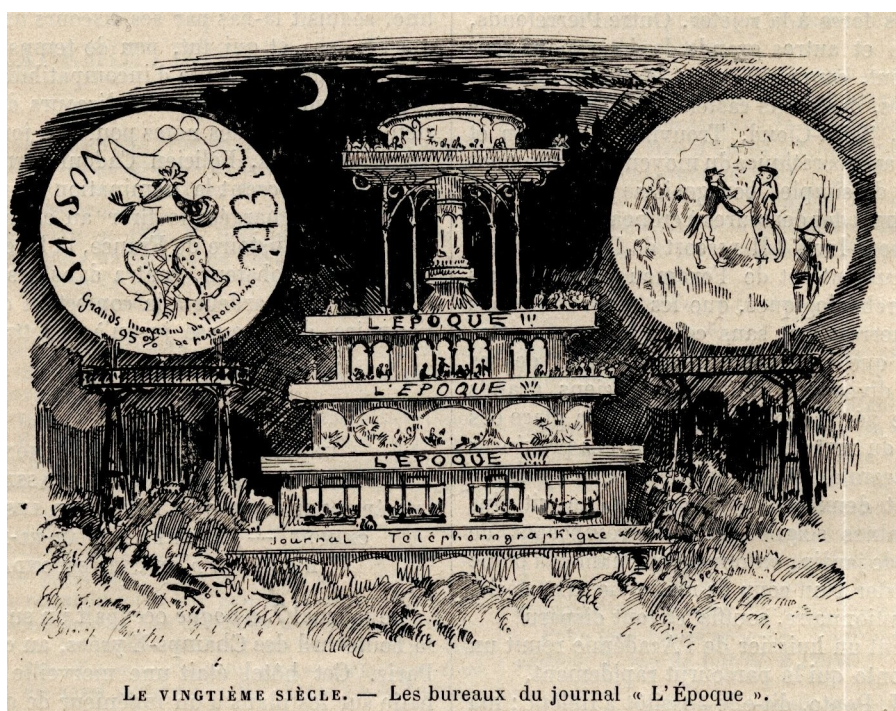
- Je ne suis guère préparée, fit Hélène.
- Il le faut cependant ! M. Ponto l'a promis au rédacteur en chef de l'*Époque*, Hector Piquefol... Vous le connaissez déjà, votre rédacteur en chef, il est de toutes nos soirées ...

- C'est un compte rendu qu'il faut que je fasse ?
- Un petit tableau mondain de la séance, tout simplement : Vu madame une telle, charmante dans sa toilette de satin vert chou-fleur, à côté de la délicieusement souriante vicomtesse Trois-Étoiles, une représentante de la vieille noblesse de 1880, etc., etc. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Je vais vous nommer les personnes de connaissance et vous raconter les petites anecdotes scandaleuses. »

Hélène tira son calepin et se prépara sans enthousiasme à débiter dans le journalisme.

M. Félicien Cadoul continuait l'exposé de ses théories historiques. Il fit part à l'Académie, avec preuves à l'appui, de quelques découvertes aussi intéressantes qu'inattendues, à savoir que Jeanne d'Arc était un jeune homme qui ne fut aucunement brûlé par les Anglais et qui se maria plus tard avec Agnès Sorel. Qu'un descendant des rois mérovingiens, s'intitulant Chilpéric IV, revendiqua le trône de France vers 1875 et fut sur le point d'être élu président de la République, mais qu'il succomba sous une coalition des autres partis et fut réduit par la cruelle fortune à fonder un journal intitulé le *Hanneton*. Que Louise Michel, qui fut dictatrice pendant six semaines en 1889 et rêva de se faire reine de France, fut transportée en Nouvelle-Calédonie par la réaction masculine, séduisit là-bas par ses discours un chef canaque qui l'épousa et qui fut, peu de temps après, obligé de la manger par suite d'incompatibilité, etc., etc.

Hélène ne suivait plus le discours du grand historien, elle prenait des notes pour son journal. Enfin la séance s'acheva, Félicien Cadoul termina son discours en proposant la nomination d'une commission académique chargée de tirer au clair tous les faits douteux de l'histoire de France, et l'Académie, après un vote approuvateur, rentra dans ses bureaux pour travailler avec ardeur à la confection du fameux dictionnaire, déjà poussé jusqu'à la lettre C.



5. *Un grand journal téléphonique. – Comment les parisiens purent assister à tous les épisodes du sac de Pékin par les républicains chinois. – Les femmes d'Ab-el-Razeibus. – Héroïsme d'un correspondant.*

Le journal *L'Époque* occupait un superbe hôtel sur le boulevard des Champs-Élysées, au centre du vieux Paris. Cet hôtel était une merveille architecturale bâtie sur les plans d'un ingénieur de génie qui avait voulu en faire comme un résumé du style du XXe siècle.

L'aspect général était celui d'une pyramide tronquée au sommet, et couronnée à 25 mètres au-dessus du toit par une plate-forme portant sur des piliers de fonte. Tout l'édifice, sauf une sorte de squelette intérieur en poteaux de fonte, était en papier aggloméré et métallisé, une matière alliant la solidité à toute épreuve à la plus extrême légèreté et qui a détrôné la pierre et la brique dans les constructions modernes.

La plate-forme était à la fois débarcadère aérien et salle des dépêches ; au-dessous, un élégant belvédère recélait le réservoir pour l'électricité indispensable au journal ; les salles de rédaction occupaient le quatrième étage, la grande salle des fêtes le troisième, la salle d'armes et la salle de billard le second ; les salles à manger, les petits salons et les boudoirs réservés aux rédacteurs principaux, le premier étage. Le rez-de-chaussée était affecté à l'administration et aux magasins de clichés phonographiques formant la collection du journal.

Sur chaque côté du bâtiment principal s'élevait une haute et légère construction qui servait simplement de support à un immense cercle de cristal de vingt-cinq mètres de diamètre, dressé sur une arcature de métal. Ces plaques avaient l'apparence de deux lunes, surtout lorsque, le soir venu, une étincelle électrique les faisait apparaître lumineuses sur le fond obscur du ciel. La lune de gauche était réservée à la publicité – un employé calligraphe dessinait l'annonce sur une simple feuille de papier, et, par le moyen d'un ingénieux appareil électrique, cette annonce se reproduisait aussitôt sur la plaque de cristal en caractères gigantesques.

Le cercle de droite était un téléphonoscope colossal en communication avec tous les correspondants du journal, aussi bien à Paris même qu'au cœur de l'Océanie. Un événement important se produisait-il, le correspondant, armé d'un petit téléphonoscope de poche, assurait sa communication électrique et braquait son instrument sur le point intéressant : aussitôt, sur le grand téléphonoscope du journal apparaissait, considérablement agrandie, l'image concentrée sur le champ limité du petit téléphonoscope.

On pouvait donc être, ô merveille ! témoin oculaire, à Paris, d'un événement se produisant à mille lieues de l'Europe. Le shah de Perse ou l'empereur de la Chine passaient-ils une revue de leurs troupes, les Parisiens se promenant sur le boulevard assistaient devant le grand téléphonoscope au défilé des troupes asiatiques. Une catastrophe, inondation, tremblement de terre ou incendie, se produisait-elle dans n'importe quelle partie du monde, le téléphonoscope de *L'Époque*, en communication avec le correspondant du journal placé sur le théâtre de l'événement, tenait les Parisiens au courant des péripéties du drame.

Rien n'était plus précieux. *L'Époque* faisait de grands sacrifices en correspondants et

en plaques de cristal pour suivre au jour le jour les événements intéressants. Le directeur du journal, un beau matin, ne s'était plus contenté des images muettes du téléphonoscope ; il avait voulu mieux que cela, il avait voulu en même temps le son, le bruit, la rumeur de l'événement. Des savants, largement subventionnés, s'étaient donc mis au travail, et, après six mois d'essais, ils étaient parvenus à adjoindre au téléphonoscope une espèce de conque vibratoire qui reproduisait les bruits enregistrés sur le théâtre de l'événement par l'appareil du correspondant.

Au moment de la grande guerre civile chinoise, en 1951, les Parisiens émerveillés avaient pu entendre les détonations des canons chinois et la fusillade. Ils purent voir dans la plaque de cristal les armées aux prises, ils assistèrent aux grandes batailles de Nanking, de You-Tchang, de Ning-Po, au passage du fleuve Jaune par l'armée impériale, à la prise de Pékin par les républicains chinois, à l'assaut du palais du Fils du Ciel et aux lamentables scènes de carnage et d'orgie qui suivirent. Les Parisiens, attroupés jour et nuit devant le téléphonoscope, l'âme troublée et le cœur palpitant, assistèrent à des scènes que la plume se refuse à décrire ; ils virent les quatre cents impératrices chinoises au pouvoir de la soldatesque effrénée, ils frémirent d'indignation devant les excès commis pendant le pillage et l'incendie, enfin ils furent témoins de la surprise nocturne du camp républicain par le retour offensif du maréchal impérialiste Tin-Tun.

Le journal eut dix-huit correspondants tués ou disparus pendant la guerre et trente et un blessés. Le téléphonoscope se brisa sept fois rien que pendant le siège de Pékin, sous les effrayantes détonations des pièces de siège. Chaque plaque brisée coûtait cinquante mille francs à remplacer ; mais les immenses bénéfices réalisés par le journal permettaient au rédacteur en chef Hector Piquefol de ne pas trop regarder à la casse, en plaques et en correspondants.

Les reporters blessés dans l'exercice de leurs fonctions étaient rapatriés par le journal et recueillis dans un hôtel des correspondants invalides construit à la campagne, dans un site délicieux, au milieu d'un parc abondant en eaux vives et en fourrés giboyeux.

L'*Époque* avait des concurrents ; mais comme, à tout prix, elle s'était toujours assuré le concours des correspondants les plus intrépides, comme elle avait toujours été la première à adopter les progrès et les améliorations, elle tenait la tête parmi les journaux parisiens. La première de toute la presse, elle avait abandonné le vieux mode de publication typographique, pour se transformer en un journal téléphonique, paraissant par jour autant de fois qu'il était nécessaire.

Régulièrement, le journal paraît quatre fois par jour, à huit heures du matin, à midi, à six heures et à minuit : mais, dès qu'un événement quelconque se produit, un supplément en porte aussitôt la nouvelle aux abonnés. De plus, deux fois par semaine, l'*Époque* publie un numéro extraordinaire typographique et photographique.

Les anciens journaux illustrés, qui suffisaient à nos simples aïeux du siècle dernier, ont tous été remplacés par des journaux photographiques : au lieu de gravures reproduisant d'une façon toute fantaisiste les faits de la semaine, les journaux nouveaux donnent des photographies instantanées de ces faits : l'*Époque illustrée* est le meilleur de tous les journaux photographiques ; ses illustrations sont la reproduction des images du téléphonoscope photographiées aux moments les plus intéressants. Les abonnés habitant la province ou l'étranger sont ainsi tenus au courant des événements

téléphonoscopés.

En sortant de la séance académique, Mme Ponto conduisit Hélène aux bureaux de *l'Époque*. M. Hector Piquefol était là, présidant à la rédaction du numéro du soir.

- « Chère madame Ponto, dit-il, vous me voyez dans mon coup de feu ...
- Quoi de nouveau ? demanda Mme Ponto, je n'ai rien vu à votre téléphonoscope.
- C'est le Sahara que vous voyez sur notre plaque, regardez par cette fenêtre cette plaine de sable jaune à peine mamelonnée à l'horizon, c'est le désert à dix lieues au sud de Biskra, le désert dans toute sa nudité ; notre correspondant attend le retour de la garde nationale montée de Biskra qui est allée repousser et razzier des Touaregs nomades, en maraude du côté du tube de Tombouctou ... Avant une demi-heure vous allez les voir ramenant les Touaregs ; on commence déjà à entendre faiblement les coups de fusil... écoutez!.. .. »

En effet, en prêtant l'oreille, Hélène et Mme Ponto, penchées à la fenêtre, entendirent un crépitement de détonations lointaines.

« Revenons à Paris, reprit Hector Piquefol, mademoiselle est notre rédactrice ? Très bien. M. Ponto m'a dit qu'elle marquait des dispositions littéraires très remarquables. Très bien. Vous avez assisté à la séance de l'Académie ? vous avez vos notes ? très bien ! ... Placez-vous à cette table et mettez-les au net ... »

Un tintement de sonnette interrompit Hector Piquefol.

« Touaregs en fuite se rabattent par ici avec leurs troupeaux et leurs femmes ! » prononça le grand téléphonoscope de la rédaction.

Hélène, machinalement, regarda derrière elle.

« Rassurez-vous, Mademoiselle, dit Hector Piquefol en riant, c'est notre correspondant de Biskra qui parle ...

- Je me sauve, dit Mme Ponto, je suis pressée ...
- Vous n'attendez pas un peu pour assister à la déroute des Touaregs ? cela doit être intéressant. .. mon correspondant dit que la garde nationale de Biskra est très animée contre eux ... je vous promets des émotions !.
- C'est que ...
- Rien que dix minutes, la fusillade se corse et voici les premiers Touaregs qui galopent sur leurs méharis en faisant le coup de feu ...
- Touaregs cernés ! reprit le téléphonographe, leur aga, surnommé Abd-el-Razibus par nos troupes pour son penchant à la razzia, vient d'être blessé et ses femmes vont tomber entre nos mains !...

- Je reste pour voir les femmes d'Abd-el-Razibus, dit Mme Ponto en fixant son lorgnon sur le grand téléphonoscope où défilait une formidable débandade d'Arabes, de dromadaires et de moutons.
- Que c'est beau! s'écria Hector Piquefol en brandissant son porte-plume, ça m'électrise ! Oh ! la guerre ! la guerre ! c'était mon élément. .. si je n'avais le journal à conduire, je serais mon propre correspondant ... »

Quelques hurras éclatèrent dans la rue au bruit d'une fanfare de clairons apportée par le téléphonescope. C'étaient les Parisiens attroupés sur le boulevard ou pressés aux fenêtres des aéronefs, qui saluaient les premiers gardes nationaux de Biskra lancés à la poursuite des pillards touaregs.

Sur la plaque du téléphonoscope, au sein d'une poussière d'or soulevée en tourbillons, apparaissait une mêlée confuse d'Arabes et de gardes nationaux à dromadaires, roulant autour d'un groupe central formé par les femmes et les troupeaux de la tribu; à coups de fusil, à coups de sabre ou de poignard, les derniers Touaregs défendaient leur smala.



Tout à coup le téléphonoscope s'éteignit subitement et tout disparut. La plaque de cristal avait repris sa netteté.

« Allons, bon ! s'écria Hector Piquefol, notre correspondant est blessé ! ... »

Tous les rédacteurs attablés sur leur copie coururent aux fenêtres. On ne voyait plus rien sur la plaque de cristal, mais on continuait à entendre, non seulement le fracas des détonations, mais encore les clameurs sauvages des combattants, les cris des femmes et les bêlements des troupeaux.

« La communication n'est coupée qu'à moitié, reprit Piquefol, l'appareil transmetteur du son fonctionne encore ... »

- Mon Dieu ! fit Mme Ponto.
- Notre correspondant est peut-être tué ; c'est un garçon hardi, il aura voulu nous faire voir de trop près la déroute des Touaregs.
- Mais comment expliquez-vous que l'appareil transmetteur du son fonctionne encore, tandis que le téléphonoscope a cessé de fonctionner ?
- Très facilement ! notre correspondant a l'appareil transmetteur du son fixé à sa boutonnière, tandis qu'il doit tenir son petit téléphonoscope à la main, tourné vers le point intéressant et relié au fil électrique par un fil flottant. »

Le tintement du téléphonographe interrompit le rédacteur en chef de l'Époque.

- « Voici des nouvelles ! dit-il joyeusement, notre correspondant n'est pas tout à fait tué !
- Je viens de recevoir une balle dans le bras droit, disait le téléphonographe, et j'ai laissé échapper mon téléphonoscope..., bras cassé... je ramasse téléphonoscope ... les Touaregs, sabrés par la garde nationale, demandent l'aman ...
- Tenez ! dit Hector Piquefol en indiquant le téléphonoscope, il a ramassé l'appareil, nos communications sont rétablies. »

Sur une sonnerie de clairons, le feu venait de cesser. On voyait sur la plaque de cristal la garde nationale resserrer ses lignes et les Touaregs, descendus de leurs montures, jeter leurs armes en tas au pied d'un groupe d'officiers.

« Très bien, ces braves gardes nationaux franco-algériens, fit Hector Piquefol ; pour de simples boutiquiers, ils ont de l'ardeur ! ...

- Touaregs se rendent à discrétion! reprit le téléphonoscope, le commandant de Biskra confisque leurs troupeaux et garde comme otages les femmes d'Abd-el-Razibus et celles des principaux chefs.
- Les voilà ! les voilà ! dit un rédacteur en saisissant une lorgnette. »

Une longue file de femmes arabes ondulait vers le groupe des officiers. Avec une lorgnette on pouvait distinguer les traits des captives, leurs yeux profonds et noirs, leurs chevelures semées de sequins et les bijoux étincelant sur leurs oripeaux.

« Pas mal ! pas mal ! dit Hector Piquerol, les femmes d'Abd-el-Razibus ... même les négresses !

- La garde nationale de Biskra a fait une belle prise, dit Mme Ponto en riant.
- Les avez-vous suffisamment vues ? Oui ? Alors je vais téléphoner à notre correspondant de se rendre à l'ambulance... Et pour occuper notre téléphonoscope, nous allons donner son portrait en projection photographique. »

Et M. Hector Piquefol, ouvrant un tiroir de son bureau, en tira une feuille de verre qu'il tendit à un employé. Immédiatement, sur la plaque du téléphonoscope, les femmes d'Abd-el-Razibus disparurent pour faire place à un gigantesque portrait en pied du correspondant de Biskra dans son costume de campagne.

Des bravos éclatèrent dans la foule massée sur le boulevard à la vue de cette héroïque figure. Le bruit de l'accident arrivé au correspondant avait déjà gagné les groupes : – les applaudissements redoublèrent quand au-dessous du portrait apparurent les mots suivans en lettres de deux pieds :

NOTRE CORRESPONDANT DE BISKRA GRIÈVEMENT BLESSÉ.

BALLE DANS LE BRAS DROIT. AMPUTATION PROBABLE

« Nous aurons au moins deux mille abonnés de plus demain, dit Hector Piquefol ; je vais envoyer à mon correspondant une prime de quarante mille francs ;... je suis très content de lui ! très content !

- Ma chère Hélène ! dit Mme Ponto, vous voyez ce que vous avez à faire pour contenter votre rédacteur en chef.
- Non, fit Hector Piquefol, à moins que Mademoiselle n'ait du goût pour les coups de fusil, nous ne l'enverrons pas à Biskra ;... elle nous fera les échos des Salons, c'est moins dangereux ...
- Je pars décidément, dit Mme Ponto, je laisse ma pupille à son article. »

6. La Rédaction de «L'Époque ». – Un romancier à l'heure. – Le romancier annoncier. – Débuts d'Hélène comme chroniqueuse mondaine. – Une pantomime militaire pour l'Odéon. – Quatre provocations !

Hélène avait un fort mal de tête. La séance de l'Académie, les théories de M. Félicien Cadoul, la fusillade, la déroute des Touaregs et la blessure du correspondant, tant de choses pour une seule après-midi, c'était trop ! Et après toutes ces émotions. il fallait encore débiter dans le journalisme et rédiger son premier article.

Hector Piquefol s'aperçut de son trouble.

« Je comprends, dit-il ; le spectacle émouvant auquel vous venez d'assister vous a un peu brouillé les idées ... Remettez-vous, relisez tranquillement vos notes..; faites un article court, le combat de tout à l'heure va nous fournir un bon morceau de copie... Nous paraissions dans une demi-heure , votre article ne passera qu'après la chronique et l'affaire de Biskra, vous avez le temps ... »

Hélène se mit à l'œuvre. Avec ses notes et celles de Mme Ponto, elle réussit à brocher un article suffisamment intéressant. Mme Ponto lui avait fourni toutes les médisances du jour, tous les cancans en circulation sur les élégantes en vue ; pour abréger autant que possible sa besogne personnelle, elle fit entrer toutes ces médisances dans son article et le livra sans même le relire à son rédacteur en chef.

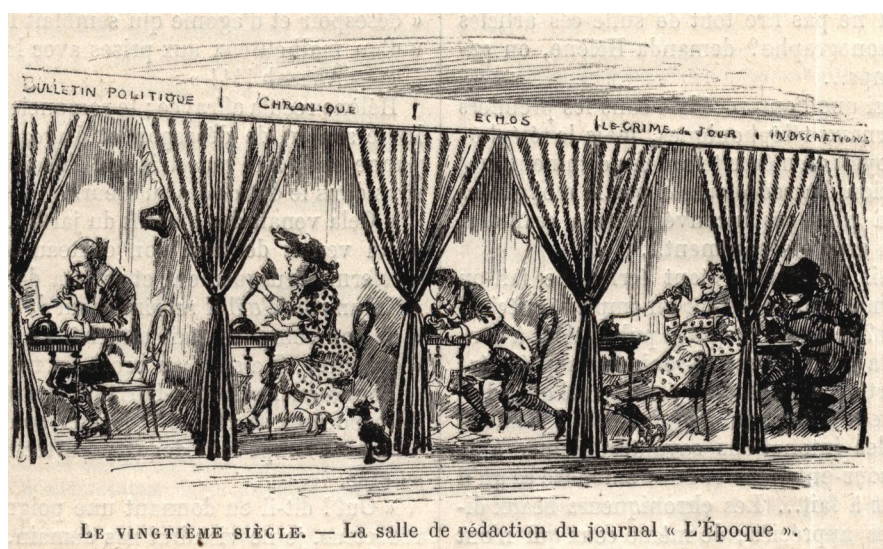
- « Oh ! Oh ! ... oh !... fit Hector Piquefol en parcourant le manuscrit.
- Est-ce que c'est mal ? demanda Hélène anxieuse.
- Non, c'est un peu ... un peu indiscret, parfois ...
- C'est vrai !... s'écria Hélène effrayée, j'ai noté très innocemment tout ce qu'on m'a dit... je vais supprimer ...
- Trop tard, nous n'avons pas le temps : voici un phonographe clicheur, vous allez lire très distinctement votre article dans l'appareil, on portera le cliché au téléphonographe qui le répétera dès que la chronique en transmission sera terminée. – Je porte vos appointements à cinquante mille francs pour commencer.
- Il faut que je lise moi-même mon article ?
- Sans doute ! c'est ce que font tous les rédacteurs ... Les abonnés aiment à entendre la voix des rédacteurs eux-mêmes. Passez dans la salle des transmissions et vous verrez tout le monde à l'œuvre.

Hector Piquefol appela un jeune rédacteur qui offrit galamment le bras à Hélène pour la conduire dans la salle des transmissions. Comme l'avait dit Hector Piquerol tous les rédacteurs étaient à l'œuvre ; la salle des transmissions était divisée en un grand nombre

de cases dans chacune desquelles un rédacteur, séparé de ses collègues par une cloison et par d'épaisses portières destinées à étouffer le son, lisait son article dans un phonographe de petite dimension.

« Vous voyez, Mademoiselle, chacun fait sa petite lecture dans son phonographe clicheur, et les clichés sont ensuite recueillis par le secrétaire de la rédaction qui les porte au grand téléphonographe des abonnés ...

- Pourquoi ne pas lire tout de suite ces articles dans le téléphonographe ? demanda Hélène, on gagnerait du temps ...
- C'est ainsi que l'on procédait dans les premiers temps des journaux téléphoniques, mais le téléphonographe envoyait en même temps les commentaires et la conversation des rédacteurs... par le moyen des clichés, on n'a plus ces inconvénients à craindre, chacun dit son article séparément ...
- Pourquoi, les articles étant écrits, ne fait-on pas lire le journal tout entier par un employé spécial ?



- Pourquoi ? mais parce que le public tient à connaître aussi la voix de ses chroniqueurs préférés ; parce que l'article a beaucoup plus de sel quand il est lu par l'auteur même, qui peut, par des inflexions variées, par des intonations savantes, ajouter à la valeur de ses sous-entendus et faire entendre ce qu'il ne dit pas tout à fait... Les chroniqueurs beaux diseurs sont très appréciés ; de même ceux qui n'ont pas un certain talent de diction restent forcément dans les rangs inférieurs... Ainsi tenez, nous avons dernièrement un courriériste très remarquable, très fort ; mais pour son malheur, il était né dans les montagnes du Cantal et il lisait avec un accent auvergnat trop prononcé ; pendant quelques jours les abonnés n'ont rien dit, mais après une semaine, les réclamations ont commencé à pleuvoir: Plus d'auvergnat ! assez de charabia ! etc., notre courriériste a été remercié et remplacé par un Marseillais – tenez, voici sa case, écoutez-le :

En prêtant l'oreille, Hélène entendit derrière son rideau le courriériste marseillais qui jouait son article :

« ... Et je prétends que nous autres, pauvres hommes si calomniés, nous sommes le sexe faible ! Oui, la faiblesse est naturelle à l'homme, comme la douceur, la bonté sont ses apanages particuliers ! Ô hommes, mes frères, ô maris, mes confrères, les vrais terrorisés, les douces victimes, c'est nous ! ...»

- Écoutez maintenant celui-ci, reprit le rédacteur en conduisant Hélène un peu plus loin, c'est le célèbre romancier populaire Alexis Barigoul, une des gloires du siècle, le maître du roman moderne ! Pour se l'attacher, *l'Époque* a dû faire de véritables sacrifices ; on lui paye son roman à 1,000 francs l'heure et comme c'est aujourd'hui son 792e feuilleton, cela fait 792,000 francs ! ... mais c'est un succès ! ...



- Comment s'appelle son roman ? demanda Hélène.

- Vous ne le suivez pas ? c'est pourtant très attachant, cela s'appelle PURÉE D'IMMONDICES.

« Madame la duchesse ! disait le romancier Barigoul, si vous continuez à m'ennuyer, nom de nom ! je vous tords le cou comme à un poulet ! ...»

- Quelle voix ! dit Hélène.

- Il imite le ton et l'accent de chacun de ses personnages, répondit le rédacteur ; écoutez maintenant quelle voix suave ...

« Je suis en votre pouvoir, Monsieur ; vous pouvez me tuer, mais vous ne me forcerez jamais à ...

« Un cri terrible interrompit la duchesse, un cri de désespoir et d'agonie qui semblait l'appel suprême d'un malheureux aux prises avec la mort !

« - Aaaaah ! ! ! »

Hélène recula effrayée ; le romancier Barigoul avait lancé son cri de désespoir et d'agonie dans le téléphone avec une maestria qui faisait courir des frissons dans le dos de ses auditeurs.

« Cela venait des massifs du jardin. Jules Désossé, qui venait de tirer son couteau de sa poche, le referma brusquement et se jeta dans la cheminée. En un clin d'œil il regrimpa sur le toit où l'aérocab de son complice était attaché. La duchesse s'était évanouie. (La suite au prochain numéro.) »

Le romancier Alexis Barigoul s'arrêta. On l'entendit repousser sa chaise et fermer son phonographe ; en même temps les rideaux s'écartèrent et il sortit de sa case.

« Ouf ! dit-il en donnant une poignée de main au rédacteur, je ne viendrai pas demain, je vais chasser en Écosse ; voudrez-vous faire passer dans le prochain numéro la note habituelle :

« Notre collaborateur le grand romancier Barigoul étant enrôlé ce matin, son magnifique roman « PURÉE D'IMMONDICES ne paraîtra pas aujourd'hui. »

- Très bien, dit le rédacteur, ce sera fait, et bonne chance ! »

Alexis Barigoul fit un grand salut à Hélène et disparut.

Un monsieur qui arrivait entra dans la case vide avec un phonographe et se mit immédiatement au travail.

UN COEUR DE JEUNE FILLE.

CHAPITRE XLVIII

« L'infortunée Valentine se demandait si des jours meilleurs n'allaient pas luire enfin, lorsque de nouveaux malheurs fondirent sur elle. »

- Qu'est-ce que cela ? demanda Hélène, encore un roman ?
- Oui, répondit le rédacteur, c'est le roman annoncier ... vous comprenez parfaitement que les journaux téléphoniques ne peuvent faire des annonces à la façon des journaux typographiques... l'abonné ne les aurait pas écoutées, il a fallu chercher un moyen pour les faire passer ; alors on a inventé le roman annoncier ... écoutez ...

« Étendue sur sa chaise longue (bazar d'ameublement, boulevard de Châtillon) dans un peignoir de mousseline d'une coupe exquise due au génie du grand couturier Philibert, la pauvre Valentine souffrait cruellement d'un rhumatisme aigu. Le docteur Baldy, si connu et si apprécié, le médecin de toutes les élégantes (rue Atala, 945), lui avait prescrit d'excellents sinapismes Godot et tout un assortiment des meilleurs spécifiques connus ; les pilules Flageois contre ... »

- C'est très ingénieux, dit Hélène.
- Pauvre Valentine ! fit le rédacteur ; mais voici une case vide, Mademoiselle ; si vous voulez lire votre article, voici bientôt l'heure du journal. »

Hélène entra dans la case indiquée et s'assit devant une petite table sur laquelle elle posa son phonographe... Cela fait, son article de la main gauche, le récepteur du phonographe dans la main droite ; elle commença la lecture de sa prose en tâchant de donner à sa voix le plus de charme possible.

Dès qu'elle eut terminé sa tâche, Hélène quitta le journal. Un aérocab de la station la conduisit à l'hôtel Ponte où elle arriva juste pour le dîner.

« Eh bien ! ma chère Hélène, nous voici donc journaliste, dit M. Ponto ; j'en suis

charmé ! Mettons-nous à table, nous allons avoir le plaisir de déguster votre article en même temps que le potage. »

M. Ponto était abonné à *l'Époque* ; le phonographe du journal était sur la table au milieu des plats ; on n'avait qu'à appuyer sur un bouton pour le mettre en train. Il fallut entendre la chronique, les échos, le bulletin politique, la séance de la Chambre, avant d'arriver à l'article intéressant.

M. Ponto laissa reposer sa fourchette pour donner toute son attention au plat de littérature ; à plusieurs reprises il daigna manifester son contentement.

« Très bien ! très bien ! dit-il encore à la fin, c'est très bien pour une débutante ; un peu vif parfois, mais très fin ... »

Hélène, cette nuit-là, fit des rêves d'or. Cinquante mille francs d'appointments pour commencer, c'était à peu près de quoi vivre. Et, en somme, on ne lui demandait pas des choses trop difficiles ou trop ennuyeuses. Le journalisme valait mieux que le barreau ou le Conservatoire politique. Une dépêche téléphonique du journal la réveilla le matin.

Hélène reconnut la voix de son rédacteur en chef. « Mademoiselle, voudriez-vous avoir l'obligeance devenir de bonne heure au journal ; nous avons reçu quelques petites rectifications pour votre article d'hier. »

Hélène s'empressa de déjeuner et avertit Mme Ponto de son départ pour le bureau de *l'Époque*. En arrivant au journal en aérocab, elle aperçut dans le téléphonographe une vue d'une ambulance de campagne dans les sables du Sahara. Sur un lit de camp, au milieu d'un groupe d'officiers et d'ambulanciers, elle reconnut le correspondant de *l'Époque*. Au-dessus du groupe, en grosses lettres, on lisait cette inscription :

LA BALLE ÉTAIT EMPOISONNÉE !!!

A 3 HEURES

NOTRE CORRESPONDANT DE BISKRA

SUBIRA

L'AMPUTATION DU BRAS DHOIT.

Hélène frémit et détourna les yeux. Un garçon de bureau l'introduisit dans le cabinet du rédacteur en chef. Hector Piquefol était en conférence avec un monsieur ; il fit signe à Hélène de prendre un siège et continua la conversation.

« Je ne sais pas s'il sera en état de s'occuper des négociations, disait-il.

- Bah ! c'est un gaillard solide ; l'amputation se fera à la machine électrique, il ne souffrira pas... »

Hélène comprit que l'on parlait du correspondant.

« Enfin, quelles sont vos conditions ? Je veux bien lui téléphoner, et s'il est en état de s'occuper de l'affaire, il s'y mettra de suite.

- Voilà, je lui donne carte blanche pour le prix, je lui demande de négocier avec la garde nationale de Biskra pour la rançon des femmes touaregs razzées hier et de les engager coûte que coûte, fût-ce au poids de l'or, pour l'Odéon ... Je les engage toutes ! je les ai vues hier, elles sont charmantes ...
- Même les négresses ? vous voulez aussi les négresses ?
- Surtout les négresses ! Songez donc, cher ami, quelle couleur locale ! ... elles feront courir tout Paris, pour peu qu'elles aient quelques petits talents d'agrément, comme la guitare et le mâchage des charbons allumés ! ... Et comme prime pour votre correspondant, je lui commande la pièce, une grande pantomime militaire intitulée les *Femmes d'Abd-el-Razibus* ! Quel succès ! mon très bon, quel succès !... le vieil Odéon en tressaille d'avance !
- Compris ! aussitôt après l'amputation, je téléphone ! Au revoir ! » .

Le directeur de l'Odéon donna une poignée de main à Piquefol et disparut.

- « Ma chère collaboratrice, dit Piquefol en se tournant vers Hélène, êtes-vous forte à l'épée ?
- Plaît-il ? fit Hélène stupéfaite.
- Je dis : êtes-vous forte à l'épée ? Non ... tant pis ! Et au revolver ?
- Je ... je n'ai jamais touché à aucune arme, balbutia Hélène.
- Comment, vous vous lancez dans le journalisme avant de savoir tenir une épée ? Quelle imprudence ! Mais vous avez été au lycée ?
- Oui ... mais j'ai tout à fait négligé l'escrime ...
- Tant pis ! tant pis ! ... savez-vous bien, malheureuse enfant, que votre article d'hier a suscité de vives réclamations. Vous allez avoir au moins quatre affaires sur les bras ! ...
- Comment cela ? s'écria Hélène atterrée, je n'ai rien dit. ..
- Vous avez dit des choses très graves ! il y a dans votre article, entre autres piquantes indiscretions, une amusante allusion au petit scandale de la semaine dernière ... Vous allez bien, si vous trouvez que c'est peu de chose !
- J'ai répété ce que ...
- Et cette baronne en procès avec sa couturière, le baron annonce sa visite pour cet

après-midi ... et j'ai encore trois ou quatre lettres de gens qui se prétendent offensés ! ...

- Je ferai des excuses ! s'écria Hélène.
- Des excuses ! vous n 'y pensez pas ? .. des excuses ! Jamais un rédacteur de *l'Époque* ne fait d'excuses ! vous vous battez !
- Me battre ! gémit l'infortunée journaliste.
- Vous ne pouvez faire autrement ... je comprends que cela vous contrarie, mais il le faut. Vous allez passer à notre salle d'armes et l'on va tout de suite s'occuper de vous mettre en état de répondre aux provocations ... »

Hélène se laissa tomber sur un fauteuil.

« Je vous en prie, fit Hector Piquefol, pas de faiblesse ! Votre rédacteur en chef peut vous passer cela, mais il ne faut pas que le public se doute jamais qu'une rédactrice de *l'Époque* hésite un moment d'aller sur le terrain ... vous êtes nouvelle dans la carrière, j'espère qu'avant peu vous vous montrerez plus crâne ; en attendant, nos maîtres d'armes vont vous donner quelques bonnes leçons et je vais tâcher de gagner du temps ... »

Et le rédacteur en chef griffonna rapidement quelques lignes.

« Tenez, dit-il au bout d 'une minute, voilà ce que je vais faire passer dans le numéro de six heures :

LES DEUX DUELS DE CE MATIN.

« Notre collaborateur *Gardenia* ayant reçu cette nuit deux provocations, s'est rencontré ce matin dans la forêt de Fontainebleau avec ses adversaires, MM. de J. et A. M. Ces derniers, étant les offensés, avaient le choix des armes. M. de J. a choisi l'épée et M. A. M. le revolver. L'ordre du combat fut réglé par les témoins. M. de J. eut le numéro 1. Après un engagement de treize minutes, M. de J. eut l'épaule droite traversée de part en part. Après une pause de cinq minutes, notre collaborateur *Gardenia* et M. A. M. prirent les revolvers et s'engagèrent dans le bois pour brûler leurs huit cartouches. Le sort favorisa encore notre collaborateur, qui logea une balle à trente mètres dans la jambe de M. A. M. »

L'entrefilet rédigé par Hector Piquefol eut un plein succès. Les provocateurs d'Hélène, subitement radoucis, se bornèrent à réclamer une rectification que le rédacteur en chef accorda de bonne grâce.

« Vous voyez, dit Piquefol à sa collaboratrice, je vous ai fait gagner du temps ; mais ce petit stratagème ne peut servir qu'une fois; vous allez travailler sérieusement l'escrime. »

Et, à compter de ce jour, Hélène fit deux parts de ses journées ; une moitié fut consacrée au travail et l'autre moitié à l'étude de l'épée et du pistolet. Elle courait le

monde, assistant tantôt à une première, tantôt à un lancement de navire aérien, à une soirée, à un bal, couvrant son carnet de notes et brochant ensuite des articles pour le journal.

Ses articles terminés et lus dans le phonographe, elle passait à la salle d'armes, où ses collègues se reposaient des fatigues de la copie en bataillant le fer à la main. Elle n'était pas la seule représentante du sexe faible dans la rédaction. Sept ou huit autres dames apportaient leur concours journalier à *l'Époque*, sans compter celles qui se bornaient à collaborer aux nouvelles à la main, aux échos de théâtre ou bien à la revue de la mode.

Plastronnée et masquée, Hélène ferraillait tantôt avec une rédactrice qui avait déjà eu deux duels, et tantôt avec un vieux maître d'armes qui s'efforçait de l'initier aux finesses de son art, et ce, il faut l'avouer, avec assez peu de succès.

« Allons, grommelait-il, un peu de nerf, sacrebleu ! vous tenez votre fleuret comme un éventail... tenez, en quarte, là ! à la parade maintenant... ce n'est pas ça... un nourrisson de quatre jours vous boutonnerait... ma parole, on n'a pas idée de ça ! et vous voulez vous faire journaliste... oh ! les droits de la femme !!!... vous rompez toujours, sacrebleu ! prenez garde, vous allez passer par la fenêtre !... et vous voulez vous faire journaliste !... à votre première affaire vous vous ferez couper en deux. »

Au tir, Hélène n'était pas plus heureuse ; le revolver ne lui réussissait pas plus que l'épée. Elle fermait les yeux involontairement et mettait, à cinq pas, une balle à cinquante centimètres de la cible !

« Oh ! les prétentions de la femme !!! » gémissait le professeur de revolver en regardant douloureusement le maître d'armes.



7. *Les théâtres de Paris.* – Exercices de Clara la belle tragédienne. – Le comble de la réclame. – Le rôle du cheval. – Sport aéronautique. – Le grand prix de Paris.

Hélène revoyait prudemment ses articles, et plutôt six fois qu'une, avant de les lire dans le phonographe ; instruite par l'expérience, elle analysait avec soin ses phrases et coupait tout ce qui pouvait occasionner une petite contrariété, frôler désagréablement un épiderme sensible ou simplement mal impressionner une personnalité quelconque.

Les sous-entendus étaient sa terreur. Elle n'en mettait jamais dans ses articles, et cependant son rédacteur en chef en voyait parfois dans les phrases les plus innocentes, des sous-entendus nés précisément du soin extrême qu'elle mettait à tourner et à retourner ses alinéas.

Hector Piquefol, voyant que sa vocation ne la poussait pas précisément vers la polémique, lui confia surtout les articles tranquilles et doux. Hélène fit le compte rendu des premières au point de vue toilettes et chiffons.

Cela n'était ni dangereux ni désagréable, mais cela prenait presque toutes ses soirées.

Paris compte environ quatre-vingts grands théâtres.

Nous disons environ, dans l'impossibilité de fixer un chiffre exact; car sur ces quatre-

vingts, il y en a toujours une dizaine en faillite ou en transformation.

Les théâtres ne sont plus, comme autrefois, voués à un genre fixe de littérature : ils doivent varier et toujours varier ; quand ils ont servi pendant un an ou deux du drame à leur public, il leur faut changer le menu et donner de l'opéra-comique.

Et toujours ils doivent compter avec la mode, déesse capricieuse. Un théâtre est à la mode pendant deux ou trois saisons, et tout à coup, sans autre motif qu'un virement de girouette, la mode l'abandonne. Il lui faut alors se transformer, changer son genre, renouveler son personnel et trouver des attractions inédites. – On voit le Quatrième-Opéra ou le Troisième-Théâtre-Lyrique congédier les musiciens, et donner des pantomimes américaines ou des tragédies cornéliennes, pendant qu'un restaurant-concert renvoie ses chanteuses ultra-légères pour se vouer à la grande musique, aux oratorios et aux symphonies.

Tous les soirs donc il y avait au moins trois ou quatre premières importantes. Hélène devait passer sa soirée à voler de théâtre en théâtre pour noter les toilettes à sensation et signaler aux abonnés de *l'Époque* les créations des grands couturiers, ces artistes surhumains que les cinq parties du monde envient à la capitale de la France.

M. Ponta ou Mme Ponto accompagnaient rarement leur pupille. Le temps n'est plus où les jeunes filles ne pouvaient sortir sans être tenues en laisse par un respectable chaperon ; l'émancipation de la femme a fait justice de cette quasi-turquerie ; les jeunes filles d'aujourd'hui sont des citoyennes, elles savent se faire respecter partout et toujours.

De temps en temps, quand elle était ennuyée de sortir, Hélène restait au coin du feu et faisait son devoir de courriériste en assistant aux premières du jour par l'intermédiaire de téléphonoscope de son tuteur.

L'Époque n'était pas moins bien renseignée ces jours-là, car son tuteur était là pour lui nommer les célébrités mondaines éparpillées dans les salles du théâtre et pour la mettre au courant des racontars du jour. Mme Ponto, esprit sérieux, préoccupé surtout de politique et de questions sociales, ne disait pas grand'chose ; mais M. Ponto était terrible dans ses indiscretions. Hélène tremblait toujours en prenant ses notes, de donner sujet à de nouvelles réclamations, rectifications et provocations.

Hélène parvint ainsi, à force de soins et de minutieuses précautions, à la fin de son premier trimestre de journalisme, sans une querelle et sans avoir soulevé d'autres réclamations que celles des couturiers, qui se plaignaient d'une certaine monotonie dans les louanges dont elle couvrait leurs créations, monotonie qui tournait presque à la froideur.

Pour les satisfaire, Hélène se livra dans le dictionnaire à de fatigantes recherches d'adjectifs flatteurs et d'épithètes agréables ; elle inventa des tours de phrases ingénieux et fit de toutes ses trouvailles un petit cahier où elle n'eut qu'à puiser au fur et à mesure.

Les femmes d'Abd-el-Razibus avaient été engagées pour l'Odéon par l'actif correspondant de *l'Époque*. Ce journaliste, amputé du bras droit, avait composé en douze jours, à l'ambulance même, la pièce à grand spectacle commandée par le

directeur du deuxième Théâtre-Français.

Inutile de dire le colossal succès de cette pantomime militaire. Ce succès était devenu du délire quand l'auteur lui-même, de retour à Paris, avait consenti à figurer, dans sa pièce, dans le rôle du correspondant blessé.

Pour lutter contre la concurrence de l'Odéon, le Théâtre-Français se vit obligé de renouveler son affiche et d'engager avec des appointements fabuleux, d'abord une troupe nègre pour jouer le répertoire, et ensuite une femme colosse qui avait fait courir tout Paris au Cirque où, entre autres exercices, elle récitait des tirades de Racine avec un canon du poids de 230 kilos sur les épaules. Tout en déclamant comme un grand prix du Conservatoire, elle chargeait son canon, allumait une mèche et, à la fin de la tirade, mettait le feu à l'amorce.

Paris et la province jusque dans les villages les plus reculés, furent couverts d'affiches et de réclames flamboyantes où l'on voyait le portrait de la femme colosse du Théâtre-Français avec ces mots :

**Venez tous
Accourez tous
Précipitez-vous tous
Au Théâtre-Français**

Ne passez Ne partez Ne mourez	}	Sans voir CLARA
	}	La Belle Tragédienne !!!

Le directeur de Molière-Palace, homme d'esprit, trouva pour lancer sa femme colosse ce que l'on pourrait appeler le comble de la réclame. Tous les citoyens français reçurent un beau matin la dépêche téléphonique suivante : Clara vous attend ! Clara vous appelle ! Venez vite voir Clara !

Cette dépêche énigmatique brouilla douze cent mille ménages pendant vingt-quatre heures; il y eut plus de cent mille procès en séparation, intentés par des épouses en proie aux tortures de la jalousie, à l'occasion de cette Clara éhontée qui donnait si ouvertement des rendez-vous à leurs maris; mais la belle tragédienne était lancée !

Deux poètes et quatre machinistes se chargèrent de rajeunir les œuvres de Corneille, de Racine et de Hugo, en y ajoutant quelques beautés nouvelles. Cela fut vite fait : ces vieux classiques sont si robustement charpentés qu'ils supportent avec facilité tous les genres d'embellissement et de transformation, sans rien perdre de leur grandeur première ! *Clara la belle tragédienne* parut dans tous les grands rôles du répertoire tragique ; elle fut Hermione, Chimène, Camille, Phèdre, dona Sol ou Maria de Neubourg, et elle fit oublier à jamais les fameuses tragédiennes d'autrefois, qu'elle dépassait à la fois par la taille et par le talent.

Mlle Clairon, Rachel ou Sarah Bernhardt déclamèrent-elles jamais les grandes tirades classiques, en portant Rodrigue, Hernani, Hippolyte ou Britannicus à bras tendu ? Auraient-elles pu soupirer les strophes enflammées de dona Sol avec un canon de 250 kilos sur l'épaule ?

Le Théâtre-Français faisait chaque soir 45000 francs de recettes, chiffre que n'avaient pu atteindre les éléphants et les lions savants du dernier succès. Jamais les belles chambrées du mardi ne furent plus brillantes: Hélène épuisait son assortiment d'adjectifs à décrire les toilettes splendides et les chapeaux empanachés qui garnissaient les loges.

Sur ces entrefaites arriva le Grand Prix de Paris.

Les Parisiens ont toujours eu la passion des courses, et l'institution du Grand Prix de Paris date du temps où l'on faisait courir les chevaux. On sait que les dernières courses de chevaux eurent lieu en 1915 ; à partir de 1916 les courses de chevaux furent remplacées par des courses d'aérostats.



C'est que le rôle du cheval a bien changé depuis Buffon. Le superbe coursier, la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est devenu un simple animal de boucherie. Les grandes inventions modernes ont permis de le restituer à l'alimentation publique. La vapeur lui avait déjà porté un premier coup, la vapeur aérienne l'a tout à fait achevé.

Le coursier déchu ne doit pas être fâché, au fond, de sa situation nouvelle ; tombé au rang de simple bétail, il vit sans rien faire, tranquillement, grassement, douillettement, dormant la nuit dans de bonnes étables bien chaudes et se roulant tout le long du jour dans le foin des prairies semées de pâquerettes ou dans les prés salés des côtes normandes. Quel rêve, ô malheureux chevaux des fiacres d'autrefois !

A part quelques corvées dans les champs, juste ce qu'il faut pour la santé, le cheval n'a plus de soucis. S'il y a encore dans les villes quelques centaines de chevaux qui ne vivent pas tout à fait de leurs rentes, ce sont des exceptions, la grande majorité de la race chevaline ne connaît plus le fouet et les jurons du charretier brutal. Le cheval n'a plus qu'à engraisser ; sa vie est plus courte peut-être, mais elle est infiniment plus agréable. Les honneurs l'attendent au bout de sa carrière ; on a ressuscité pour lui l'antique promenade du bœuf gras ; le cheval primé au concours de Poissy est solennellement promené en aérocab par la ville, et ses côtelettes paraissent sur les tables patriciennes.

Le grand prix de 1953 était attendu par les Parisiens avec une vive impatience; trois

années de suite les Américains avaient enlevé le prix de cinq cent mille francs donné par la ville: il s'agissait de savoir si la supériorité des véhicules américains allait encore être consacrée par une victoire.

Hélène ne pouvait manquer cette solennité, toute la rédaction de l'Époque devant se rendre au *champ de courses* – on a conservé cette locution des courses chevalines, – dans l'aéronef du journal.

Le soleil était brillant et chaud, la journée s'annonçait bien. Dès onze heures du matin, tout Paris fut en l'air, ce qui n'est pas une métaphore; tous les véhicules aériens de la ville et des faubourgs, sortis de leurs remises, volèrent dans tous les sens vers les embarcadères des stations et des maisons. C'était par milliers qu'on les comptait, dès qu'on levait le regard vers le ciel, et leurs ombres couraient sur l'asphalte des rues ou les façades des maisons avec une rapidité troublante. Les grandes lignes d'omnibus aéronefs, aéroflèches, ballonniers, etc., avaient pour ce jour-là distrait une partie de leur matériel, afin de former d'immenses convois à bon marché vers le champ de courses.

Après le déjeuner, toute la rédaction de l'Époque s'embarqua dans l'aéronef du journal, joyeusement pavoisée, et trois coups de canon sur la plate-forme de la salle des dépêches donnèrent le signal du départ.

Pour gagner le champ de courses, au-dessus des prés bordant le quartier de Mantes-la-Jolie (XLVI^e arrondissement), il suffit de vingt-cinq minutes ; mais comme on avait le temps et comme on voulait jouir du curieux spectacle de la route, le rédacteur en chef donna au mécanicien l'ordre de marcher à demi-vitesse.

Quel cohue, quel encombrement à toutes les hauteurs de l'atmosphère, depuis les cheminées des maisons jusqu'aux petits nuages blancs moutonnant dans le bleu ! Les aérocoupés et les ballonniers de maître, construits légèrement et supérieurement machinés, couraient en longues files vers l'ouest, au-dessus de la grande foule des aérostats de place et des aéronefs-omnibus serrés les uns contre les autres, enchevêtrés à ne pouvoir virer de bord sans accrocs et obligés de marcher en une seule masse compacte.

A mesure que l'on approchait du champ de courses, l'aspect du ciel devenait plus fantastique. De tous côtés d'innombrables véhicules arrivaient, labourant les nuages, chargés de bourgeois joyeux en grande tenue. Les aérofiacres avaient leur complet chargement et les omnibus bondés à outrance portaient plus que le poids maximum fixé par les règlements ; l'individu le plus svelte n'aurait pu s'y insinuer, et sur la dunette des bandes de jeunes gens s'accrochaient aux cordages.

L'antique carnaval n'existe plus depuis longtemps : il a rendu le dernier soupir dans les funèbres bals masqués de la fin du siècle dernier, mais la vieille gaieté française n'a pas tout à fait perdu ses droits et peu à peu elle tend à remplacer le défunt mardi-gras par le grand prix de Paris. Ce jour-là tout est joie, on a liberté pleine et entière ; de véhicule à véhicule on s'interpelle gaiement, on se lance des bordées de dragées et d'oranges qui ne coûtent rien à personne, car les compagnies de publicité se chargent de fournir les projectiles préalablement bourrés de réclames et d'annonces.

Les ballons-annonces sont aussi un grand élément de gaieté. Une belle émulation

porte les commerçants à chercher des formes de ballons ingénieuses et bizarres, pour fixer dans les mémoires les noms de leurs maisons ou de leurs produits. Cela remplace le carnaval industriel du Longchamp de jadis.

En approchant de Meulan, le champ de courses se signalait par ses tribunes élevées sur des échafaudages d'une prodigieuse hauteur. Tout le beau monde se faisait débarquer au sommet de ces tribunes et se répandait sur les plates-formes pour montrer ses toilettes et admirer de plus près les véhicules de course ancrés à la remise du départ. La grande tribune centrale, réservée au monde officiel, était pleine de députés et de ministres accompagnés de leurs familles. Sur la gauche se dressait la tribune de l'Aéronautic-club, occupée par les notabilités du sport et par les juges des courses.

Un peu au-dessous, sur une vaste plate-forme, s'agitait le monde légèrement interlope des parieurs et des parieuses, tous se démenant et criant comme des possédés autour des agences de poules : *Je prends Aquilon à cinq !.. Qui veut du Fantasca !..*

En face des tribunes stationnaient les ballons chargés de monde, rangés le mieux possible, échelonnés à perte de vue sur une dizaine de lignes en hauteur et maintenus à grand'peine par les ballonnets de la police. Rien de plus curieux, de plus étrange et de plus varié, comme aspect, que cette colossale flotte aérienne. Il y avait là tous les véhicules possibles, les plus élégants et les plus sordides, depuis le pimpant aérocoupé de l'élégante demi-mondaine ou le gros et lourd omnibus à cinquante places, jusqu'au vieil aérocab vermoulu, poussiéreux et fatigué des mécaniciens marrons, et jusqu'à la petite ballonnière dans laquelle le fruitier du coin va chercher ses légumes aux halles centrales.

De cette foule immense s'échappait un bourdonnement confus et continu formé de mille cris et de cent mille rumeurs, traversé de temps en temps par une rumeur générale ou par des bordées de coups de sifflet. On sifflait le gouvernement tranquillement installé sur les bons fauteuils de la tribune officielle. Il durait depuis si longtemps déjà, ce gouvernement, que tout le monde demandait à en changer, même les gens des tribunes, les spectateurs des hautes classes, qui sifflotaient comme les autres, jusque sous les nez officiels.

Hélène, naturellement, s'en alla où le devoir l'appelait, aux grandes tribunes bondées de toilettes inédites ; ses notes prises, elle s'assit tout en haut pour suivre les courses.

La piste n'avait que seize kilomètres seulement. Les ballons partant de la plate-forme centrale décrivaient un vaste cercle et revenaient au point de départ. Tout le long de la course se balançaient des obstacles à franchir, d'énormes ballons amarrés au sol et disposés deux par deux, à hauteur différente, de cinq cents mètres en cinq cents mètres.

Les membres de l' Aéronautic-cluh, les gros parieurs, les sportsmen importants se groupaient devant l'escadron chatoyant des coureurs, des aérocabs peints et décorés de façon à être reconnus de loin, bariolés de la manière la plus fantaisiste, quadrillés, rayés, pointillés, étoilés, zébrés, quelques-uns portant leurs couleurs en damier, – d'autres entièrement rouges, bleus, verts, jaunes, etc., etc.

Ce fut un charmant coup d'œil quand, sur un coup de sifflet électrique, ces ballons vinrent former une ligne multicolore, perpendiculaire à la tribune officielle, et que, sur

un second coup de sifflet, on les vit soudain bondir en avant et s'envoler légèrement dans l'azur. Toute la bande franchit le premier obstacle avec ensemble ; mais elle commença ensuite à s'éparpiller et lorsque au bout de sept minutes, les aéroscaps reparurent du côté opposé, ils formaient une file allongée sur deux kilomètres.

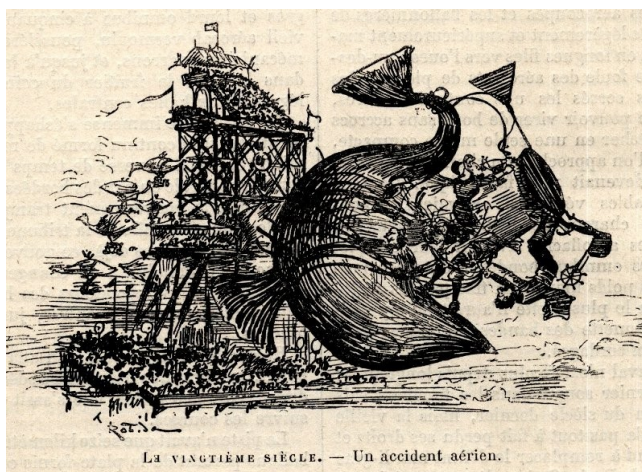
Après quelques petites courses gentilles, mais peu passionnantes, le grand prix fut enfin couru.

Quatorze aéroscaps étaient engagés : six français, quatre américains et quatre anglais. Les favoris du public étaient : *Aquilon*, ballon français, onze fois vainqueur en différentes courses ; *Fantasca*, américain, vingt-sept fois vainqueur en Amérique et en Europe : *Pierrot*, ballon anglais, et Troubadour, ballon français.

Après une course merveilleuse et palpitante, ce fut Troubadour qui gagna le grand prix en battant ses adversaires de trois bonnes longueurs ; *Catapulte*, autre français, arriva second, et *Fantasca*, le favori américain, troisième seulement.

Cette éclatante victoire fut saluée par d'immenses salves d'applaudissements. Un hurra formidable s'éleva, qui fit osciller la masse énorme des ballons. La joie nationale tenait du délire, on oublia de siffler le gouvernement. En un clin d'œil les ballons envahirent la piste, malgré les précautions prises par le service d'ordre, et s'en vinrent défilier dans un désordre complet devant les tribunes, pour saluer le vainqueur de plus près.

Quelques accidents se produisirent ; il y eut des abordages et quelques aéroscaps furent crevés dans la poussée. Une aéronef chargée de monde chavira complètement et descendit en tournoyant sur le sol où elle acheva de se démonter.



Ces fêtes aéronautiques se passent rarement sans accident. Cette fois le chiffre ordinaire, quarante ou cinquante blessés, fut un peu dépassé ; il y aurait eu encore davantage de blessures à déplorer si bien des personnes prudentes ne s'étaient munies de la ceinture-parachute qui s'ouvre sur la simple pression d'un bouton. Quand l'aéronef chavira, ces prévoyants sautèrent hors du véhicule, leurs ceintures-parachutes s'ouvrirent et les déposèrent tranquillement sur le sol.

Pour achever de jeter le désarroi dans la foule, le temps changea tout à coup. Le soleil, très chaud depuis le matin, disparut sous de gros nuages noirs ; le vent souffla en tempête et un violent orage, accompagné de trombes de pluie, déchaînant ses fureurs sur le champ de courses, balaya les cinq cent mille infortunés sportsmen.

Hélène avait eu le temps de regagner l'aéronef de *l'Époque*. Hector Piquefol faisait l'appel de ses rédacteurs. Pas un ne manquait, heureusement. Il donna le signal du départ et recommanda au mécanicien de s'élever le plus possible au-dessus de la masse des ballons en déroute.

Quel retour lamentable après le joyeux départ du matin ! Des torrents de pluie claquaient sur la carcasse des ballons, ruisselaient sur les aéronefs et sur les malheureux passagers des plates-formes. Les robes et les manteaux se soulevaient sous les bourrasques, et les chapeaux, enlevés, nageaient à travers les ondes de l'atmosphère. Les parapluies, en état d'insurrection complète, ne rendaient aucun service ; le vent les retournait ou les envoyait rejoindre les chapeaux.

Adieu les fraîches toilettes arborées pour la circonstance ! Les œuvres exquises des artistes couturiers se fripaient grotesquement sous les torrents de pluie qui les transformaient en oripeaux sortant de la lessive. Infortunées Parisiennes, et surtout infortunés maris !

Les accidents continuaient. De temps en temps quelque levier de propulseur cassait sous les efforts faits pour tenir tête au vent, et le ballon, désormais incapable de se diriger, s'en allait aborder ses voisins et briser quelques cordages.

L'aéronef du journal, heureusement, se maintenait au-dessus de la houle et marchait sans peine contre le vent. On fit la route en trente-huit minutes; les rédacteurs débarquèrent à l'hôtel de *l'Époque*, complètement trempés, mais sans autres avaries qu'un certain nombre de coryzas.

8. *Le compositeur mécanique* – La terrible Madame de Saint-Panachard – Leçons d'escrime – Un duel à grand spectacle.

Hélène fut au nombre des victimes. Un gros rhume contracté dans la débâcle du grand prix la retint pendant quelques jours chez elle.

Le journal n'en souffrit pas. Grâce au téléphonoscope de M. Ponto, elle put continuer son service de chroniqueuse mondaine. Elle put assister ainsi sans se déranger à un splendide bal au profit des victimes d'une inondation, à trois grandes soirées chez des personnes abonnées au téléphonoscope, à une kermesse internationale de bienfaisance, donnée à 80 mètres au-dessus des vagues, entre Calais et Douvres, sur la plate-forme du tube franco-anglais, ainsi qu'à une demi-douzaine de premières extrêmement intéressantes, à savoir :

1° Un grand opéra composé par une ingénieuse machine qui combine et triture les notes de façon à produire, à l'infini, des airs toujours variés. C'est la dernière découverte scientifique. Cette merveilleuse machine n'est pas sujette à explosion ; elle ne fait pas de bruit, enfin elle ne joue pas ses airs comme le malfaisant piano, elle se contente de les noter.

2° Un drame réaliste mêlé de chants en cinq actes.

Par acte, six assassinats perpétrés par les procédés les plus nouveaux et les plus émouvants. Pour faciliter l'ingestion de ces scènes de carnage, l'auteur a appelé la poésie à son aide ; les victimes en tombant chantent un petit couplet ; les criminels font des calembours et chantent des rondeaux.

3° 4° 5° Trois pièces du siècle dernier remises à neuf, Tout ayant été fait, les auteurs d'aujourd'hui sont bien forcés de travailler dans le vieux; ils prennent un drame et le transforment en opérette, retapent une comédie en opéra et retournent un vaudeville pour en faire deux drames.

6° Une pantomime du cirque avec une grande entrée des clowns dans une vieille voiture omnibus du XIXe siècle, retrouvée dans une petite ville africaine et rachetée au poids de l'or.

Fut-ce négligence ou légère oblitération de ses facultés par le rhume, nous ne le savons, mais Hélène ne surveilla pas assez attentivement sa plume ; elle n'éplucha pas suffisamment ses phrases, car un de ses articles lui attira une réclamation.

Le téléphone lui apporta un matin la voix de son rédacteur en chef.

« On vous demande au journal, disait Hector Piquefol, venez vite ! »

Hélène, sans méfiance, prit son chapeau et sauta en aérocab.

« C'est une réclamation suscitée par votre article de ce matin, dit le rédacteur en chef lorsque Hélène entra dans son cabinet ... Un peu mieux, votre article de ce matin, un peu plus nerveux ... J'aime les réclamations, moi ; le journal est plus vivant quand il a des polémiques et des batailles à soutenir ! »

Hélène frémit.

« Un passage de votre article de ce matin a froissé quelqu'un ... on est venu immédiatement au journal demander l'auteur de cet article ... »

Hélène se sentit pâlir. et chercha une chaise pour se laisser tomber.

« Je vous ai téléphoné tout de suite, je n'aime pas que les affaires traînent... les deux dames vous attendent. ..

- Ah ! ce sont des dames ! dit Hélène en respirant.
- Elles vous attendent à la salle d'armes », reprit le directeur de l'Époque.

Hélène redevint inquiète.

« Et je dois vous dire qu'elles n'ont pas l'air commode !

- Si elles veulent des ex... », balbutia Hélène. Un regard terrible de son rédacteur en chef lui arrêta le mot dans la gorge.
- « Des explications ! dit-elle, des explications ! je vais tout de suite leur en faire ... leur en donner !
- Je vais avec vous ! dit le rédacteur en chef, je vois que vous n'avez pas la pratique de ces choses. »

Deux dames tout de noir vêtues, en tenue sévère et cérémonieuse, attendaient Hélène en ferrailant avec le maître d'armes et un rédacteur. En apercevant le rédacteur en chef, elles saluèrent du fleuret et s'arrêtèrent.

« Mesdames, dit Hector Piquefol, j'ai l'honneur de vous présenter Mlle Hélène Colobry, l'auteur de l'article en question.

- Mademoiselle ! dirent les deux dames en s'inclinant...
- Mesdames ! fit Hélène en saluant.
- J'irai droit au fait, Mademoiselle, dit une des dames ; dans un article publié par l'Époque de ce matin, vous parlez de M. le baron Valentin de Saint-Panachard ... »

Hélène se souvint. La veille, en suivant dans le téléphonoscope une première représentation au théâtre des Folies-Boulevard, Mme Ponto lui avait fait la nomenclature des notabilités du tout Paris masculin et féminin, aperçues dans la salle. M. le baron de Saint-Panachard était dans le nombre ; Hélène se souvenait de ce nom. Mais qu'avait-elle pu dire qui fût de nature à froisser ce susceptible Saint-Panachard ? Elle n'en avait plus aucune idée.

« Voici, poursuivit la dame, les propres termes de votre article : *Vu dans une baignoire d'avant-scène M. Valentin de Saint-Panachard toujours semillant à côté de la plus élégante ballerine de l'Opéra*. Nous avons l'honneur, Mademoiselle, de vous demander des excuses ou une réparation par les armes, au nom de ...

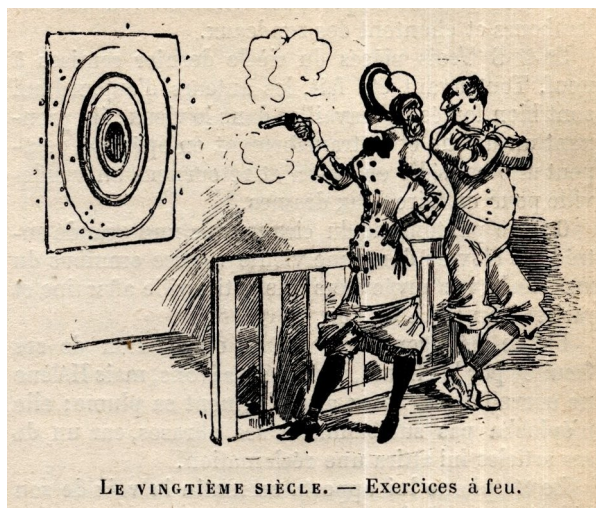
- En quoi cette simple phrase peut-elle froisser M. Valentin de Saint-Panachard ? demanda Hélène considérablement ennuyée.
- Permettez, fit le rédacteur en chef ; en principe, mademoiselle refuse les excuses et se déclare toute prête à vous accorder la réparation par les armes... mais elle vous demande quelle offense M. de Saint-Panachard a pu voir dans la phrase qui l'a froissé ?
- Attendez ! fit la dame, nous demandons des excuses ou une réparation par les armes au nom de Mme la baronne de Saint-Panachard !
- De Mme la baronne ! s'écrièrent Hélène et son rédacteur en chef aussi surpris l'un que l'autre.
- Sans doute ! c'est elle qui est offensée ! dire qu'on a vu M. Valentin de Saint-Panachard sans Mme de Saint-Panachard constitue une injure grave envers Mme de Saint-Panachard ; cela revient à dire que son mari la dédaigne, qu'il ne s'en cache pas ! Donc, Mme de Saint-Panachard se trouve gravement offensée et demande une réparation pour son honneur de femme outragé !
- L'offense vient de son mari, s'écria Hélène.
- Mais nous ne chercherons pas à discuter, s'empessa de dire le rédacteur en chef. Vous voulez une réparation ? ...
- Ou des excuses formelles dans le journal ! dit fièrement la dame.
- Mademoiselle n'en accorde jamais ! riposta non moins fièrement le rédacteur en chef sans faire attention aux signes d'Hélène.
- Nous savons que mademoiselle a fait ses preuves, dit la dame en s'inclinant ; nous la prions de croire qu'elle rencontrera dans notre cliente une adversaire digne d'elle.
- Mademoiselle demande un quart d'heure pour constituer des témoins, reprit Hector Piquefol.
- Parfaitement ; nous attendrons son bon plaisir. » Hector Piquefol entraîna sa rédactrice pour l'empêcher d'intervenir dans la discussion et fit appeler le maître



d'armes.

« Comment, s'écria Hélène quand elle fut de retour dans le cabinet du rédacteur en chef, il faut que je me batte avec cette dame parce que j'ai dit que son mari assistait sans elle à une première représentation aux Folies-Boulevard ? .. Je suis fâchée que cela la contrarie, mais je n'ai pas eu l'intention de l'offenser ... C'est Mme Ponto qui m'a nommé toutes les personnes qu'elle voyait dans la salle; j'ai nommé M. de Saint-Panachard sans penser faire mal...

- Que voulez-vous ? Mme de Saint-Panachard se déclare offensée de votre propos ; son raisonnement est assez spécieux et pourrait prêter à la discussion, mais vous ne pouvez avoir l'air de reculer devant une affaire d'honneur ...
- Qu'elle se batte avec son mari !
- Nous le dirons plus tard ; mais en attendant, il faut lui accorder la réparation demandée. Voulez-vous de moi comme second avec Marsy ? nous allons arranger l'affaire avec les témoins de votre adversaire... restez là, je vous dirai tout à l'heure le résultat de la conférence... Tenez, voici des cigarettes pour prendre patience... »



Hélène repoussa les cigarettes et resta tristement affaissée sur un fauteuil.

Au bout de trois quarts d'heure, Piquefol revint avec Marsy et le maître d'armes.

« C'est arrangé, dit-il, vous vous battrez demain à dix heures avec Mm-de Saint-Panachard ... Comme votre adversaire est l'offensée, elle a le choix des armes ...

- Et elle a choisi ?
- L'épée ! vous vous battrez sur la plate-forme de notre salle des dépêches ... C'est notre maître d'armes qui nous a suggéré cette idée ; il a remarqué que vous rompiez toujours ; sur notre plate-forme qui n'a que six mètres de largeur, vous ne pourrez vous laisser aller à cette mauvaise habitude... on va prévenir nos abonnés et tenir des places à leur disposition ... Avez-vous de la chance ! cette petite affaire, convenablement chauffée, va donner à vos débuts dans le journalisme un certain éclat. »

Hélène se serait bien passé de cet éclat. Décidément le journalisme avait ses désagréments. Au risque de se faire traiter de vile réactionnaire et d'esprit rétrograde par Mme Ponto, elle osa devant elle articuler quelques plaintes et déplorer les fatales conséquences de la masculinisation de la femme. En ce moment elle eût fait bon marché de tous ses droits civils et politiques et sacrifié jusqu'à son inscription de citoyenne sur les registres électoraux et son éligibilité, pour retrouver la douce tranquillité et la parfaite quiétude des Françaises des siècles passés !

Pour achever son désarroi, le maître d'armes du journal lui donna dans l'après-midi une leçon de combat qui dura deux heures.

« Allons ! Allons ! dit le brave homme en lui enseignant la manière de pourfendre son adversaire, un peu de nerf, sacrebleu ! Du coup d'œil et du poignet, sans cela vous vous faites embrocher comme un poulet !... Je la connais, moi, votre madame de Saint-Panachard ; ma femme l'avait pour élève à sa salle d'armes. Elle n'est que d'une demi-force ... et elle est un peu boulotte avec cela ... si vous vouliez, avec du coup d'œil, vous en feriez une écumoire ! ... »

Hélène ne l'écoutait pas : elle ne songeait qu'à trouver un moyen ingénieux d'éviter la rencontre. Toute la soirée et toute la nuit elle chercha ce moyen, et sans le trouver, hélas !

« Si je faisais dire que j'ai la migraine ? se disait-elle, ou bien si je partais en voyage ? »

L'heure fatale approchait. Mme Ponto, Barbe et Barnabette, scandalisées par ses hésitations, l'accompagnèrent jusqu'au journal en l'exhortant à faire son devoir.

Hector Piquefol et le chroniqueur Marsy attendaient Hélène.

« Ma chère collaboratrice, dit le rédacteur en chef, votre duel fait énormément de tapage; tous les journaux en parlent ... et voyez un peu la foule stationnant sur le boulevard, ou croisant en ballon devant le journal. .. Quel succès ! »

Dans son trouble Hélène n'avait pas remarqué la foule rassemblée devant le journal ni les aéronefs qui se balançaient dans l'atmosphère au-dessus de la salle des dépêches.

« Tout ce monde-là vous attend, dit Piquefol en montrant à sa collaboratrice les gens pressés aux fenêtres et jusque sur les toits, et les têtes penchées en dehors des aéronefs ; il s'agit de faire honneur au journal et de montrer autant de vaillance que notre correspondant de Biskra ! mais voici votre adversaire et ses témoins qui débarquent sur notre terrasse ; ne les faisons pas attendre. »

Le maître d'armes l'avait dit, Mme de Saint-Panachard était un peu boulotte ; c'était une femme d'une trentaine d'années, grande et bien portante, revêtue pour la circonstance d'un costume sévère, étroitement boutonné. Les témoins des deux adversaires se saluèrent cérémonieusement et sur-le-champ développèrent un paquet contenant un assortiment d'épées.

« Quand il vous fera plaisir, Mesdames ! » dit Hector Piquefol en conduisant ces dames à l'escalier de la plate-forme.

Un formidable hourrah, poussé par les curieux du boulevard et des aéronefs, salua l'arrivée du cortège sur la plate-forme. Le maître d'armes, en costume de salle, avait suivi les duellistes pour les assister de son expérience.

Il mesura les épées et les fit tirer au sort, puis les remit lui-même entre les mains des dames.

Hélène était pâle et regardait la pointe de son épée avec terreur.

« Allons ! Allons ! lui dit tout bas le maître d'armes, du nerf, sacrebleu ! »

Mme de Saint-Panachard attaquait déjà. Hélène recula immédiatement jusqu'à la balustrade de la plate-forme.

Il n'y avait pas moyen de rompre davantage ; en ce moment suprême, Hélène se souvint des leçons du maître d'armes et, du mieux qu'elle put, se mit à ferrailler.

L'épée de Mme de Saint-Panachard étincelait devant ses yeux, voltigeait et décrivait des paraboles rapides. Hélène, fascinée par cette pointe menaçante, ne songeait guère à attaquer ; tout en parant au hasard et sans souci des beautés de l'escrime, elle continuait à chercher le moyen de faire des excuses à sa farouche adversaire. Par bonheur pour la rédactrice de *l'Époque*, Mme de Saint-Panachard n'était pas même de sixième force et, de plus, son embonpoint la gênait visiblement. Hélène avait encore moins de science, mais elle était légère et svelte ; si elle avait eu plus de résolution, il lui eût été facile de faire repentir la susceptible Mme de Saint-Panachard de sa provocation.

Malheureusement, Hélène ne recouvrait pas vite son sang-froid et, loin de songer à l'attaque, elle se défendait de plus en plus mollement. Déjà, profitant d'un moment où Mme de Saint-Panachard soufflait un peu, elle avait tourné la tête en arrière pour voir si l'escalier de la plate-forme était libre. Hélas ! toute la rédaction de *l'Époque* s'y pressait pour suivre le combat.

Toute retraite était coupée ! Hélène, désespérée, ferma les yeux et lança son épée en avant.

Horreur ! son épée traversa quelque chose ... Mme de Saint-Panachard poussa un cri et les ferrailllements s'arrêtèrent.

Hélène n'osait pas rouvrir les yeux, craignant d'avoir tué son adversaire.

Un ouragan de cris et de bravos avait éclaté dans la foule des spectateurs de ce drame. Enfin Hélène, la main sur la poitrine pour comprimer les battements de son cœur, osa contempler sa victime.

Ce que l'épée d'Hélène avait perforé, ce n'était pas Mme de Saint-Panachard, c'était tout simplement un parapluie, qu'un spectateur du duel placé dans un aérocab à une vingtaine de mètres au-dessus de la plate-forme, avait laissé tomber.

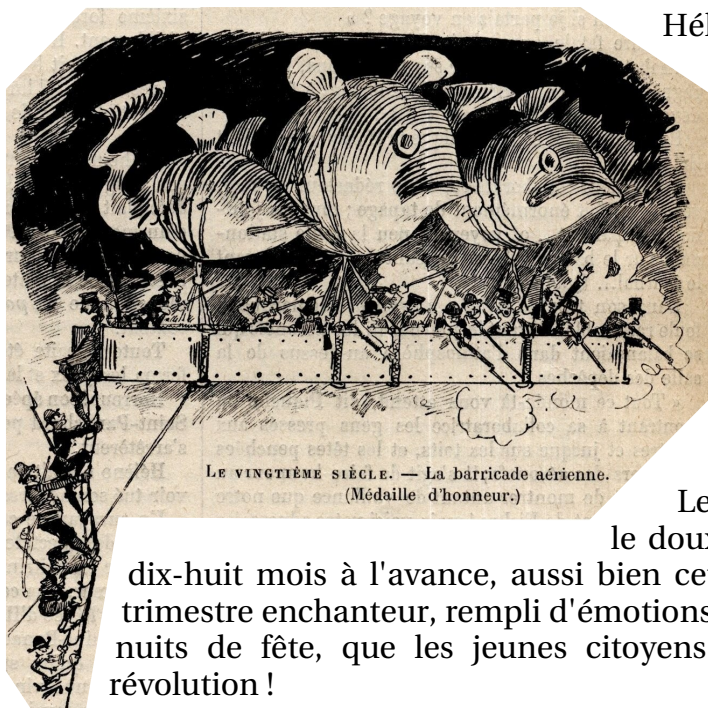
L'épée d'Hélène traversant le parapluie de part en part, avait été effleurer la poitrine de son adversaire, blindée heureusement par un fort corset. Mme de Saint-Panachard avait sur son corsage quelques gouttelettes de sang provenant non de la piqûre de son busc, mais d'une légère contusion sur le nez, occasionnée par la chute du parapluie.

Comme Hélène s'approchait de la blessée, celle-ci lui tendit noblement la main.

« L'honneur est satisfait ! dit gravement le maître d'armes.

– Et le déjeuner de réconciliation préparé, ajouta le rédacteur en chef.

« Et vite, dit-il tout bas au second témoin, un petit article pour le numéro, sur le duel. .. Inutile de parler du parapluie. »



Hélène continuait – sans enthousiasme – à faire du journalisme. Elle en était toujours à son premier duel, grâce à sa prudente circonspection ; mais son rédacteur en chef n'était pas très content d'elle et lui avait infligé une forte diminution d'appointements. Hélène patientait en attendant le moment des vacances décennales qui, en interrompant le cours des solennités mondaines, devaient lui donner d'agréables loisirs.

Les vacances décennales ! Le bon temps, le doux moment ; tous les Français en rêvent dix-huit mois à l'avance, aussi bien ceux qui ont déjà passé plusieurs fois ce trimestre enchanteur, rempli d'émotions et de drames, de coups de théâtre et de nuits de fête, que les jeunes citoyens qui en sont encore à leur première révolution !

Oh ! la première révolution ! Oh ! le premier habit, le premier bal ! Joies ineffables, battements de cœur délicieux, sensations nouvelles et charmantes !

La France est un gouvernement parlementaire tempéré par des révolutions régulières ou vacances décennales. Rien de plus sage et de mieux ordonné. En dix ans la machine politique, chauffée et surchauffée, a eu tout le temps de s'encrasser et de s'abîmer. La révolution régulière est la soupape de sûreté qui supprime tout danger d'explosion. Pendant le temps d'arrêt des vacances décennales, la machine se nettoie, se remet à neuf et, au bout du trimestre, le gouvernement, réparé et rétamé, se trouve de nouveau en état de marcher dix ans sans remontage ni catastrophe.

Dix ans de politique ennuyeuse, c'est beaucoup !

Aussi, comme on trouve long chaque mois, chaque semaine de la dernière année ! Comme on attend avec l'impatience le moment de la délivrance, le jour béni du bouleversement et les distractions sans nombre des vacances révolutionnaires décennales !

On a tant abusé de cette ennuyeuse politique ! Depuis que la politique est devenue une profession régulière à laquelle on destine les jeunes gens dès l'âge le plus tendre, on en absorbe trop, de politique. Les gens du métier, les politiciens, font marcher sans cesse la machine à bâcler les lois, pour motiver par une bruyante et apparente activité leurs appointements, émargements ou émoluments. L'usine parlementaire chauffe toujours ; quand on n'a pas de lois nouvelles à fabriquer, on défait les anciennes pour les refaire ensuite à la mode du jour. Si l'on s'arrêtait, grand Dieu ! que deviendrait le métier !

D'ailleurs, un politicien de génie a eu une idée triomphante, grâce à laquelle ses confrères et lui sont certains de ne pas manquer d'ouvrage jusqu'à la fin du monde ; toutes les lois sont provisoires. On ne les promulgue que pour trois mois. Au bout de trois mois elles cessent d'être appliquées et reviennent devant la Chambre des vétérans – l'ancien Sénat – qui les transforme et les renvoie à la Chambre des députés. Excellent prétexte à commissions, sous-commissions, commissions d'enquête, à projets, contre-projets, amendements et contre-amendements.

9. Les vacances décennales – Un trimestre de révolution régulière tous les dix ans – Préparatifs du comité central d'organisation – Programmes des distractions.

Il faut voir avec quelle joie le pays, sevré d'émotions pendant dix longues années, ennuyé par de sempiternelles discussions parlementaires, accueille les vacances décennales ! Tout est préparé, organisé de longue date pour rendre ces vacances plus agréables et plus pittoresques que celles de la période précédente. Dans toutes les villes des comités se sont formés pour l'organisation de la révolution et la préparation de distractions inédites, de surprises intéressantes et émouvantes. Partout on travaille, on passe les nuits, soit à préparer les accessoires indispensables, soit tout simplement pour se mettre en avance et n'avoir aucun souci d'affaires pendant les trois mois de vacances.

Les dernières semaines avant les vacances de 1953 furent agitées. La population surexcitée faillit avancer le jour fixé pour l'ouverture des événements et renverser irrégulièrement le gouvernement. Des rassemblements couvrirent les boulevards avant la date annoncée, de farouches et impatients tribuns tonnèrent dans les réunions publiques, les journaux chauffèrent les masses à outrance, tant et si bien que, sans l'énergie du ministère, les vacances risquaient d'être gâtées par trop de précipitation.

En arrivant un matin au journal, Hélène trouva l'hôtel occupé par un détachement de soldats et son rédacteur en chef en train de parlementer avec les officiers.

« Et la liberté de la presse, Messieurs ! s'écriait-il, que faites-vous de la liberté de la presse ?

- Qu'y a-t-il ? demanda Hélène, prête à se sauver.
- C'est le gouvernement, dit un rédacteur, l'horrible gouvernement qui fait couper les fils de notre téléphone ! *l'Époque* est supprimée ! .. Ça va mal !
- Le volcan populaire va faire explosion ! dit un autre rédacteur.
- Vous ne pouviez donc pas me prévenir ? Reprit Hector Piquefol, j'aurais appelé tous mes rédacteurs à la défense de notre journal et vous n'auriez encloué nos téléphones qu'après une prise d'assaut ... Quel beau spectacle pour nos abonnés ! Enfin, je vais rédiger une protestation solennelle ! »

Hector Piquefol rassembla ses rédacteurs et les harangua du haut d'une table.

« Mesdames et Messieurs ! encore huit jours et le gouvernement inique qui pèse sur notre malheureuse France aura sombré dans l'abîme où, depuis la chute des Capétiens, cinquante-huit gouvernements l'ont précédé ! La révolution est fixée au 2 avril et ce, sans aucune remise – l'Observatoire, consulté, garantit le beau temps !... Au 2 avril, Mesdames et Messieurs ! Chacun de nous se rendra à son poste de combat pour assister à tous les épisodes et donner à nos abonnés un tableau fidèle de la grande révolution de 1953 ! »

Hector continua pendant quelque temps. Il donna ses dernières instructions à chacun

de ses rédacteurs, chargea l'un d'eux de faire un tableau pittoresque des barricades, donna pour mission à un autre de s'occuper spécialement du compte rendu des faits militaires, commanda une série d'articles sur Paris révolutionnaire nocturne, une autre série sur les faits aériens de la révolution, un roman intitulé *l'Enfant de la barricade*, etc., etc.

Hélène se croyait tranquille, plus de premières représentations, ni de concerts, ni de soirées et, partant, plus de courrier mondain ; mais Piquefol en avait décidé autrement.

« Vous, Mademoiselle, dit-il, tout le côté féminin de la révolution vous appartiendra ; vous me ferez les clubs féminins, la mode révolutionnaire, etc. Je vous attache au bataillon des volontaires féminines de Marseille qui débarque le 2 avril au matin, par train spécial du tube méditerranéen.

- Mais ...
- Quoi donc, Mademoiselle ? vous n'aimez pas à vous battre ? Soit, vous regarderez et vous prendrez des notes. Commandez-vous immédiatement un uniforme. »

Hélène rentra chez elle bien contrariée.

Mme Ponto parut à la fois étonnée et scandalisée du peu d'enthousiasme marqué par sa pupille en revenant du journal.

« Vous m'avez habituée à bien des surprises déjà, dit-elle, mais vraiment vous me paraissez bien difficile ... Comment, vous n'êtes pas contente d'être attachée au bataillon des Marseillaises !... vous allez voir la révolution de tout près, aux meilleures places, vous irez partout et vous passerez partout... ce sera délicieux ! Je vous donnerai une lettre pour la commandante, toutes les officières seront vos amies.

- Je ne tenais pas à voir de si près ...
- Nous serons forcées de nous contenter des balcons et des tribunes. Barbe et Barnabette vont envier votre chance. Nous connaissons tout à l'heure le programme définitif de la révolution. M. Ponto a donné cinq cent mille francs à la grande souscription organisée pour payer les frais des vacances nationales et le comité central révolutionnaire l'a nommé son trésorier, de sorte qu'il assiste aujourd'hui à la réunion où doivent être définitivement arrêtés l'ordre et la marelle des événements et divertissements. »

Hélène poussa un soupir de résignation.

- « Je comptais, dit-elle, avoir, comme tous les Français, mes trois mois de vacances.
- Vous ne pouvez pas abandonner votre journal ; pour quelques articles à bâcler, vous serez constamment aux premières loges ! »

M. Ponto ne revint du *Comité central révolutionnaire* que très tard dans la soirée.



LE VINGTIÈME SIÈCLE. — Construction des barricades.

« Je suis exténué ! dit-il en tombant dans un fauteuil, quel travail ! mes collègues ne

s'entendent pas, chacun a son programme et veut le faire triompher. Il m'a fallu discourir pendant six heures pour arriver à quelque chose. Il y a dans ce comité trop de journalistes et trop de politiciens sans goûts artistiques ... Voyant que l'on n'allait faire rien de bon, rien d'original, j'ai pris la parole pour combattre résolument leurs absurdes projets ... Avant tout, soyons pittoresques, Messieurs, soyons pittoresques !... j'ai trop mal à la gorge pour vous refaire mon discours, mais je vous prie de croire que j'ai été éloquent.

– Enfin, qu'a décidé le comité ? fit Mme Ponto ; aurons-nous quelque chose de bien ?

– Ce sera très bien et surtout pas trop banal.

– Par quoi commence-t-on ?

– Par l'arrestation de tous les chefs de la gauche dans la nuit du 1er avril ; c'est entendu avec le ministère ...

Arrestation à la lueur des torches, charges de cavalerie, tocsin, générale, etc., incarcération brutale des prisonniers dans les cachots de la Bastille.

– De la Bastille ? mais ...

– Nous avons encore huit jours, j'ai fait appeler immédiatement un entrepreneur et un décorateur ; la Bastille sera reconstruite, légèrement et sommairement, mais elle sera reconstruite, le traité est signé. Que dites-vous de mon idée de reconstruction de la Bastille ? Superbe, n'est-ce pas ? Le matin du 2 avril, effervescence populaire, rappel, générale, tocsin, charges de cavalerie. A trois heures, défilé sur les boulevards du peuple marchant sur la Bastille ; attaque et défense. A neuf heures, assaut à la lumière électrique, sac et incendie ! Les 3, 4 et 5 avril, construction des barricades dans tous les quartiers, exposition des

spécimens de barricades des ingénieurs baricadiers, promenades, feux de joie, etc. Le 6 avril, mouvement offensif des troupes gouvernementales, attaque générale, enlèvement de la première ligne de barricades, combat nocturne sur toute la ligne des boulevards éclairés à la lumière électrique. Le 8 avril les troupes mettent la crosse en l'air, journée de fraternisation générale. Fête de nuit aux Champs-Élysées ; attaque du palais du gouvernement ; pillage ; le gouvernement est culbuté, etc. Voici le commencement... je vous passe les détails, mais vous verrez que ce sera pittoresque ! »